

GREINDL Gérard EVASION

Rentré de France après la capitulation, je traînais depuis 15 jours en Belgique, m'étant fait agent d'assurances, parce que les Allemands déportaient tous les jeunes gens inactifs. Je rencontrais de temps à autre des camarades de l'Aviation qui, n'ayant pas non plus trouvé en France l'occasion de s'embarquer pour l'Angleterre, avaient dû, comme moi, rentrer en Belgique pour ne pas être réduits à la mendicité, puisque l'Aviation - et, avec elle, le payeur - était glorieusement retournée au Pays. Nous traînions tous - du moins ceux qui n'avaient - pas été faits prisonniers à leur retour - une vie lamentable, cherchant vainement un moyen de nous échapper.

Or, un soir, le hasard me mit sur la voie ; seul dans un petit restaurant, j'avais adressé la parole au garçon, et la conversation roulait évidemment sur la guerre et l'Angleterre, Comme je lui disais que j'étais pilote, il m'interrompit étonné et me demanda comment il se faisait que je n'étais pas encore parti pour l'Angleterre.

« C'est ce que je cherche à faire en vain depuis trois semaines », répondis-je.

« Mais j'ai ce qu'il vous faut! ». Un monsieur qui s'en occupe vient déjeuner ici souvent ; il est parti pour l'instant, mais il rentrera dans quelques jours, vous vous arrangerez avec lui ». J'avais quelque crainte d'être tombé sur une organisation de contre-espionnage mais je fus mis en confiance lorsque, ce brave homme m'ayant demandé mon nom, me dit avoir connu mon grand-père lorsqu'il était Ministre à Berlin.

« J'étais valet de chambre », me dit-il, « chez M. de D. chez qui il faisait souvent des séjours ». Et il me le décrivit cherchant à tâtons ses énormes havanes au fond de sa malle. Quelle coïncidence ! Comme le monde est petit ! Nous nous quittâmes sur la promesse qu'il m'avertirait dès que le monsieur en question serait rentré. Il tint parole, et grâce à lui, le 9 septembre, quatre de mes amis pilotes, Raymond Van de Poel, Moni Van Lierde, Blanco dit «le Men» et Henri Bailly, plus Pierre et moi, partions pour Lourdes, avec un guide qui savait où passer la ligne de démarcation et qui nous présenterait à l'homme qui, là-bas, devrait nous faire passer jusqu'au Portugal.

Notre première étape était Paris : l'autobus qui devait nous y emmener partait du Midi à 9 1/2 h. J'avais fixé rendez-vous à Raymond un peu avant 9 heures à la descente du tramway qui vient de Zellick et qui aboutit au Nord. Mais celui-ci, absent de chez lui, ne reçut pas ma carte en temps voulu et manqua le rendez-vous. L'autocar étant comble, une voiture l'accompagnait, et nous y avions retenu deux places pour Raymond et Moni,

Enchanté de retrouver Van Lierde que je n'avais plus vu depuis qu'il avait été abattu au cours d'une mission pendant la guerre, je décidai de prendre la place de Raymond dans le taxi pour pouvoir mieux bavarder avec lui. A Paris, nous nous retrouverions au terminus de l'autocar et il était prévu que Moni et moi attendrions les autres puisque la voiture marchait plus vite. Mais lorsque l'autobus était parti depuis trois quarts d'heure on nous annonça que la voiture, en panne, ne partirait que le lendemain! Le voyage n'était pas commencé, que déjà nous étions séparés. Mais, notez l'importance de ceci pour Raymond : si j'étais parti, il serait resté coincé à Bruxelles longtemps peut-être avant de parvenir à trouver un moyen de s'échapper parce qu'il n'était pas entré, en relation avec le monsieur du restaurant. Grâce à ce délai, j'ai le temps de le revoir chez lui, revenu d'Anvers où il avait passé le week-end, et de lui expliquer qu'il pouvait nous accompagner. Nous courons retenir la dernière place dans l'auto et le soir il m'invite à loger parce que je n'aimais pas de retourner à la maison. Les adieux étaient faits, inutile de soumettre encore une fois les parents et moi-même à cette émotion.

Et le mardi, avec un jour de retard, nous étions en route, pleins de bonne humeur, Moni et moi d'avoir retrouvé Raymond, et lui-même d'avoir pu partir. La Chevrolet qui nous emmenait était comble. Devant, trois Italiens, sûrement des trafiquant de devises et derrière, un Juif avec nous trois. Nous étions entassés comme du linge sale. Jusqu'à la frontière belge tout va bien ; les douaniers nous laissent sortir, mais les Français nous refusent le passage. Depuis hier, dimanche, une nouvelle réglementation est en vigueur et on ne passe plus sans permis spécial. Les Italiens décident de retourner à Mons ou ils tâcheront de se débrouiller à la Kommandantur. A ce mot de Kommandantur le Juif qui était avec nous perdit la tête et saisissant sa valise descendit précipitamment de l'auto pour s'enfuir sur la route ! Tant mieux, nous étions moins serrés. Evidemment lorsque nous arrivons en ville,

la Kommandantur est fermée et il faut attendre le lendemain. Quel retard ! Et nous n'avons aucun moyen de prévenir Pierre et ses amis. Que vont-ils s'imaginer ?

Nous logeons à Mons et les Italiens nous donnent rendez-vous sur la place de la gare vers 11 heures. Le lendemain ils nous apprennent qu'il n'y a rien à faire et qu'ils comptent retourner à Bruxelles. Très ennuyés nous refusons de faire demi-tour. Quelle aventure grotesque ! Avec deux jours de retard nous nous trouvons en panne devant la gare de Mons. Et nous avons payé 1.050 francs pour cela ! Car l'Italien n'avait évidemment pas prétendu nous rembourser. Quel joli début !

Nous en étions là de nos réflexions amères sur le bord du trottoir, lorsque Raymond avisa deux autocars français marqués Toulouse-Bruxelles, qui venaient de s'arrêter devant un café. Des réfugiés en descendaient. Ce fut tout de suite réglé, les chauffeurs consentaient à nous prendre mais de l'autre côté de la frontière. Ils allaient encore ce jour-là jusque Bruxelles et repassaient le lendemain par Mons, pour rentrer en France par la route de Maubeuge. Il fut convenu que, si à leur retour ils trouvaient nos valises dans le café, c'est que nous les attendions sur la route au-delà de la frontière. En effet il était trop difficile de les prendre avec soi pour passer à pied. Et sur ce, les cars s'en vont. Après une petite délibération dans le café, nous décidons de profiter de cette chance qui nous tombe du ciel.

La patronne nous prenait pour des représentants de commerce ; c'était très drôle. Nous lui recommandons de prendre soin de nos valises et de les remettre le lendemain au chauffeur. En partant nous nous demandons si jamais nous les reverrons. Tant pis, il faut risquer. Dans l'après-midi, un tramway nous conduisit à un village frontière dont j'ai oublié le nom. Deux cent mètres avant la barrière nous nous arrêtons dans l'inévitable « café de la douane » pour tâcher d'obtenir des renseignements sur la façon de contourner la difficulté. Nous mettons la patronne en confiance en lui racontant une histoire d'auto abandonnée en panne à Maubeuge et que nous devons aller rechercher. Elle ne tarda pas à nous indiquer le moyen de passer ; un petit chemin creux fera notre affaire.

Tout va bien, nous trouvons le chemin creux et nous aboutissons bientôt à la grand' route. Le poste frontière était dépassé de quelques centaines de mètres. Mais, horreur, ne voilà-t-il pas qu'un douanier qui se promenait un peu plus loin sur la chaussée nous a vus déboucher. Nous sommes repérés. Faire demi-tour est impossible, Il faut continuer d'un air naturel. Un peu avant de le croiser, Raymond a une idée géniale ! Il se met à parler flamand avec Moni. Quant à moi, ne possédant pas assez bien la langue, j'approuve avec des « ja » et des « hoch » retentissants. Et plongés dans une conversation très animée, nous passons à côté du douanier sans même le regarder, comme s'il n'existait pas. Il nous prit sûrement pour des Allemands et n'osa rien nous dire. Cette idée de se faire passer pour des boches, quelle trouvaille !

De l'autre côté de la frontière, le paysage est tout à fait différent ! Des contrées désolées, des fortifications qui n'ont servi à rien, un hameau en partie abandonné, c'est le désert. Quel contraste avec la Belgique si proche. A la nuit tombante, lorsque nous sommes suffisamment écartés de la frontière; nous avisons une sorte de petit café. On nous y sert une omelette, et nous pouvons y loger. Le lendemain nous ne pouvons en croire nos yeux ; les autocars arrivent. Le gros chauffeur réjouï avec lequel nous avons parlé la veille, avait nos valises. Il nous fait monter chez lui, et en route. Cependant, nous ne sommes pas encore sauvés. Il nous reste une difficulté, le passage de la Somme qui exige des sauf-conduits bien en règle. Nous en parlons au chauffeur qui nous répond que nous n'avons qu'à procéder comme nous l'avons fait pour l'autre frontière. A notre objection que nous n'avons pas le don de traverser les rivières à pied sec, il reste pensif, mais nous avons une idée. Dans le fond du car, le couloir est bouché par cinq fûts de combustible, et, sur le toit il y a une grande bâche pour protéger les bagages. Nous nous coucherons par terre devant la banquette arrière qui prend toute la largeur du car et on nous recouvrira de la bâche. Si au contrôle quelqu'un monte à bord, il ne remarquera rien, les fûts lui gêneront la vue. D'accord avec le second chauffeur et les mécaniciens, le gros homme accepte, et quelques kilomètres avant la Somme on arrête pour nous installer. Sous les derniers coussins il y a une place de choix, Raymond la prend parce que trois personnes ne peuvent tenir par terre

dans ce petit couloir sans faire un trop gros tas. Ensuite, Moni et moi nous couchons, on rejette la bâche sur nous, et pour achever le camouflage, le chauffeur dispose un fût vide au-dessus de la tête de Moni. Ce fût reposant en partie sur le coussin arrière et le dossier précédent, n'appuyait pas sur lui. Seulement on avait compté sans les cahots de la route; peu à peu le bidon était descendu et meurtrissait le nez de Moni. Quant à Raymond il avait si peu de place qu'il était obligé d'avoir la tête sur le côté pour que le dessous de la banquette ne lui aplatisse pas aussi le nez. Nous étions obligés, par intervalles, Moni et moi, de la soulever un peu pour qu'il ait de l'air. Nous craignons de le voir étouffer là-dedans.

Tout à coup la marche se ralentit. On s'arrête, moment pathétique ! De peur qu'on ne voit bouger légèrement la bâche, nous n'osons presque pas respirer. Nous nous imaginons à chaque instant qu'un de ces coins va se soulever pour nous découvrir au grand jour. Nos craintes tombent enfin au bruit plus accéléré du moteur; nous repartons. Les boches sont roulés. On s'arrête un peu plus loin. Nous ressortons de nos cachettes couverts de poussière et le gros chauffeur cède le volant à son collègue ; il n'en peut plus. Sa face congestionnée est couverte de sueur. Dans le fauteuil où il se laisse tomber, il nous dit d'une voix entrecoupée: « plus jamais... c'est fini ! Plus jamais je ne fais une chose pareille ». Il est vraiment sympathique, ce bon gros. Il a eu si peur parce que le garde qui a examiné les papiers est monté par la portière avant et s'est penché pour jeter un coup sous les banquettes, tandis qu'un autre faisant le tour de la voiture se haussait sur la pointe des pieds pour regarder à l'intérieur. Sans les bidons, nous étions vus, nous l'avons échappé belle. Par contre coup nous majorons la somme que nous avons convenue pour notre transport jusqu'à Paris. Dans l'après-midi nous y arrivons.

En cours de route nous avons changé notre plan primitif qui était de prendre à Paris, le train pour Bordeaux comme l'ont fait les autres, parce que le chauffeur nous dit qu'il partirait le lendemain pour Tours et de là passerait en zone libre pour rentrer au garage de son patron. Malgré le temps que cette solution nous fait perdre, nous l'adoptons parce qu'elle nous assure le passage de la démarcation. Le départ est fixé pour le lendemain à 2 heures. Ce répit nous laisse le temps de parcourir la ville. Mais je ne le fais plus comme avec papa il y a quelques années. Je me souviens encore des jambes qui me sortaient par les yeux !! Maintenant tous les édifices publics sont fermés. Même la tour Eiffel dont les allemands se sont réservé l'ascension. La race verte grouille partout, envahit tout, le métro, les cafés, les rues en sont infestées. Nulle part on ne peut poser les yeux sans en voir. Il y en a partout. Ce pou destructeur a tué Paris. La ville est morte malgré le nombre de voitures militaires qui courent en tous sens. Finies ces files ininterrompues et l'animation parisienne. Devant les magasins d'alimentation, des files immenses attendent. Cependant au restaurant on nous sert du pain blanc! Nous n'en revenons pas ; du vrai pain blanc, où donc a-t-on été le chercher? Nous espérions arriver le soir même à Tours, mais la distance est trop grande.

Sous une pluie diluvienne nous avons quitté la grande ville et nous ne roulons pas vite. Dans les immenses campagnes abandonnées nous longeons parfois des aérodromes et nos cœurs battent en les voyants. Quand nous sera-t-il rendu de piloter à nouveau pour pouvoir attaquer ces horribles croix noires ? Plus loin nous apercevons des meules de paille dans des chaumes. A première vue on s'y laisse tromper mais les fils téléphoniques de campagne qui courent le long des arbres nous ont donné l'éveil. Et l'on s'aperçoit facilement que chaque meule cache des oiseaux allemands.

Le soir arrive et nous nous arrêtons dans une toute petite ville à une centaine de km de Tours. Un bon petit hôtel nous reçoit, mais là encore règne le « pou vert ».Le samedi nous enfin à Tours et le chauffeur qui nous avait promis de partir dans l'après-midi même, remet le départ au lendemain. Cet homme ne sait pas de quelle impatience nous bouillons. Encore une journée perdue. Les autres risquent d'être déjà partis de Lourdes lorsque nous arriverons. Comme à Paris, pour tromper notre fièvre» nous parcourons la ville. Ce pauvre Tours où j'ai été en cantonnement après la fuite éperdue de notre aviation décimée, était alors une belle ville pleine d'animation. Aujourd'hui, le pont écroulé est rendu à la circulation par des moyens de fortune ; la rue nationale est en ruine sur la moitié de sa longueur et la plupart des quartiers qui longent la Loire ont été anéantis. Les 75 Allemands installés au haut de la crête qui domine la ville ont

fait du beau travail ! Cependant le tir a été précis parce que les dégâts sont strictement limités aux abords du fleuve et dans l'intérieur de la ville on ne remarque aucune destruction.

Le lendemain dimanche vers midi et demi, l'autobus repart pour passer en zone libre. Nous pensions devoir encore une fois nous coucher sous la bâche, mais à notre stupéfaction, une quinzaine de personnes sont montées à bord. Il n'y a pas moyen de camoufler tout cela, comment fera-t-on ? « Ne vous en faites pas, nous passerons par un chemin non surveillé répond le gros homme. » Il laisse le second chauffeur s'asseoir au volant parce qu'il est trop ému pour conduire. Au sortir de la ville, nous commençons par emprunter une belle grande route pour nous arrêter bientôt devant un petit café. Quelques Allemands entrent et sortent. Nous ne nous sentons pas à l'aise. Notre gros ami qui est allé aux renseignements dans le petit bistro, revient un litre de blanc à la main. Il se penche à l'oreille du chauffeur et nous repartons.

Moni, Raymond et moi, installés sur la banquette, arrière, la fameuse banquette, remarquons que son teint commence à s'empourprer. Signe d'émotion. Nous nous rappelons en riant sa mine d'apoplectique et son front baigné de sueur après la Somme.

La grande route abandonnée, nous cahotons maintenant dans des chemins de terre. A notre droite sur une petite hauteur, nous voyons un poste de mitrailleurs allemands. Personne ne parle. Aux regards inquiets des passagers on devine leur émotion. Derrière, trois petits pilotes tâchent de garder un air indifférent. Et devant, malgré la température très modérée, une grosse face écarlate transpire maintenant à grosses gouttes. C'est que nous devons approcher de l'endroit critique. Le brave homme se penche de temps à autre pour regarder par la glace arrière si nous ne sommes pas poursuivis par une motocyclette. Un poste de guet aurait pu nous signaler. Tout à coup nous ralentissons, devant nous une barrière gardée par un soldat français se soulève. Et par une vitre avant abaissée, sans même s'arrêter tout à fait, le litre de « blanc » glisse dans les mains du soldat. Les visages se détendent, nous avons passé.

Nous rejoignons bientôt la grande route et arrivons à Loches. On nous propose de nous emmener dans deux jours jusqu'à Toulouse, mais nous préférons prendre le train. Ce sera plus rapide. La partie mouvementée de notre voyage est achevée. Nous débarquons à Lourdes dans l'après-midi du 16 après 24 heures de chemin de fer, très anxieux de savoir si les autres sont encore là. Quel ennui s'ils étaient déjà partis! Illusion de notre part ! Déjà partis ! Il nous faudra attendre jusqu'au 26 octobre pour quitter la France d'une façon définitive.

A peine sortis, de la gare, nous rencontrons Paul avec Le Men et Henri (le guide et les deux autres pilotes). Quelle chance, ils sont encore là. Oui, ils sont encore là et ils sont furieux parce que Maurice, un sous-lieutenant d'intendance, qui devait tout organiser n'a rien fait. Il est sur place depuis un mois, prétend avoir travaillé, mais le résultat tangible est zéro. Il se pavane avec deux petits sous-lieutenant, les appelle « mon état-major » et se croit très important et intelligent. Ce n'est qu'un fat et ses acolytes, en admiration béate devant acquiescent et trouvent parfaite chacune de ses paroles.

Maurice semble vouloir jouer au roman policier; il a toujours un grand pistolet en poche et trois identités dans son portefeuille! Quel enfantillage, quelle naïveté ! Trois identités, c'est parfait, mais pas toutes à la fois. Si un garde mobile avait examiné son portefeuille, il valsait en prison. Et cette idée d'avoir un pistolet sur soi ! Pour en imposer à qui ? En arrivant à Lourdes, Pierre avait tout de suite vu à quel genre d'hommes il avait affaire, et apprenant que les de Sélys avaient la même intention que nous, s'était rendu chez eux à Pau, pour savoir s'ils avaient quelque chose en vue. Malheureusement, ils n'étaient pas plus avancés que nous.

Si au lieu de Maurice nous avions eu Charlie à Lourdes, tout aurait été arrangé en cinq secs. Mais les hommes capables ne peuvent pas être partout à la fois. En attendant une issue, nous primes nos « quartiers d'automne » dans différents hôtels. A ce moment, Lourdes était encore plein de réfugiés et nous passions inaperçus. A la mairie nous reçûmes des bons de ravitaillement ; notre situation était régularisée. C'était parfait, mais il fallait attendre et peu à

peu la ville se vidait des étrangers. Le dernier train de réfugiés avait quitté Lourdes, et nous étions toujours là car Maurice ne trouvait rien, et nous non plus. Il nous donnait de l'argent pour subvenir à notre entretien et nous vivions comme des coqs en pâte, mais ce n'était pas du tout ce que nous souhaitions. De temps à autre, Maurice que nous pressions, nous répondait ; « ne vous inquiétez pas, nous partirons sous peu, j'ai un tuyau en vue et deux autres à l'étude. Encore un peu de patience, dans quelques jours vous passerez ». Vaines promesses.

Les de Séllys n'étant d'aucune aide, Pierre avait pensé à un ami à lui qui habitait Fréjus; celui-là peut-être aurait les relations nécessaires pour nous faire embarquer clandestinement pour un pays ami. Illusion ! Il lui donna une adresse à Nice, une autre à Montpellier. Peine perdue. Ce voyage ne servit qu'à le protéger d'une aventure assez fatigante dans laquelle Maurice nous embarqua, sans préparation, comme un illuminé.

C'est la tentative des Français libres devant Dakar qui brusqua mes choses. Jim, un jeune anglais de l'Intelligence Service, dont le rôle consistait à transmettre plus loin des renseignements qu'il recevait d'un confrère, apprit à Maurice l'invasion imminente de la France non occupée si Dakar se soumettait. « Par lui, nous sûmes les événements longtemps avant les journaux ». Il nous montra son appareil de radio, un petit poste magnifique en plusieurs pièces. Microscopique. L'inconvénient d'une si petite taille est une portée réduite qui nécessite toute une chaîne pour établir une communication. Un poste par 100 kilomètres.

Donc, Maurice apprenant l'invasion imminente, nous engagea à le suivre à travers la montagne pour gagner Saragosse où, chez le Consul Anglais, nous étions soi-disant sauvés. Comme nous eûmes l'occasion de le voir après tout cela n'aurait servi à rien, parce que les Consuls anglais n'aident pas les volontaires de peur de perdre leur place si l'affaire est découverte. Les vieux principes d'égoïsme sont toujours en vigueur.

Mais je m'écarte du récit. Depuis que son ami lui avait annoncé les événements de Dakar Maurice nous pria d'être prêts à partir sur l'heure en cas d'invasion, et dans quatre jours environ si aucun événements ne se passait. Si la France était envahie, nous aurions passé la frontière dans un camion qui était à sa disposition à Toulouse et nous aurions poussé le plus loin possible en Espagne par ce moyen, en nous défendant par les armes au besoin. Le camion en était pourvu ! Si ses deux acolytes, des officiers élèves à l'école d'Application, ne bronchèrent pas à l'élucubration d'un plan aussi innocent et ridicule, Moni, Raymond et moi après avoir ri tout haut lui demandâmes si c'était tout ce qu'il avait à nous dire et nous rentrâmes ».

Le jour même à midi, Pierre me téléphona de Marseille et me dit qu'il n'avait rien trouvé. Il rentrait par Montpellier où on lui avait donné une adresse et serait ici dans deux jours au plus tard. Je me contentais de lui expliquer que nous ne partirions pas avant trois ou quatre jours car si Maurice avait voulu mettre son projet de camion à exécution, il est évident que nous ne marchions pas. Donc inutile de faire revenir Pierre dare dare au risque de laisser échapper la chance de Montpellier.

Dans la soirée du lendemain, le 26 septembre, Maurice nous annonça que nous partions le lendemain par un train du matin pour Gèdre, d'où nous gagnerions Saragosse. Il laissait quelqu'un sur place pour garder le contact si d'autres personnes venaient de Bruxelles, et comptait revenir lui-même à Lourdes pour établir le passage en cas de réussite. Comme je lui faisais remarquer que Pierre n'était pas encore rentré, il me répondit : « Comment il n'est pas là ? Je t'avais cependant dit de le faire revenir tout de suite ». « Tu nous as avertis hier », lui répondis-je, « que nous ne partirions pas avant trois ou quatre jours. Je n'ai donc pas rappelé Pierre pour ne pas compromettre le succès de son voyage. Il devait encore s'arrêter à Montpellier et aurait été ici dans le délai que tu avais fixé pour le départ ». « Et si nous avions dû partir en camion? ». « Tu ne t'imagines pas que nous t'aurions suivi dans une aventure aussi invraisemblable ? » « Cela ne tiendrait même pas debout dans un roman policier ».

Moni et Raymond approuvèrent, Maurice était pâle de rage on avait osé discuter ses ordres. « C'est bon, nous partirons sans lui, il trouvera du reste Dargent que je laisse ici. Il passera au tour suivant ».

Le lendemain matin, nouvelle tragédie. Le Men et Henri qui avaient changé d'hôtel sans nous avertir, après avoir entendu que nous ne partions que dans trois ou quatre jours, n'avaient pu être touchés. Ils manquaient donc au rendez-vous. Dargent fut chargé de les découvrir et de les envoyer à Gèdre. Ils pourraient encore nous rattraper.

Au dos, un sac de montagnards, Maurice, d'Autricourt, W., Moni, Raymond et moi, prîmes le train jusqu'à Peyrefitte et l'autobus jusqu'à Gèdre, en passant par Luz... Quelle coïncidence, je ne m'attendais pas à revoir si tôt ce ravissant pays. Le jour suivant, encore en pleine nuit, notre groupe augmenté de Jim se lançait à la conquête de l'Espagne. Excités d'avoir piétiné si longtemps, nous partions le cœur joyeux, pleins de confiance dans cette aventure que depuis longtemps aurait dû essayer seul, celui qui avait pris la responsabilité d'établir une telle liaison. Une complicité, indispensable aurait ainsi pu être acquise de l'autre côté de la frontière. Complicité sans laquelle nous n'avions aucune chance de gagner Saragosse sans être arrêtés.

Nous débutâmes, à une allure d'ouragan. Erreur de novices. A l'aube sous prétexte de se camoufler, au lieu de suivre le sentier qui nous aurait menés jusqu'au val d'Estaubé par un bon détour il est vrai, mais en épargnant beaucoup de temps et de fatigue Maurice entreprit de nous mener tout droit par la montagne que le sentier contournait. Suant, soufflant, à quatre pattes, debout, à plat ventre, nous accrochant à tout ce qui, dépassait, nous aboutîmes enfin, harassés dans la vallée. Il était près de midi. Le temps, heureusement était superbe. Nous nous installâmes dans une faille au soleil pour déjeuner et nous reposer.

Devant nous s'étalait, superbe, le cirque d'Estaubé qu'il nous fallait escalader. Maurice comptait arriver au col à la nuit tombante, pour entreprendre la descente du côté espagnol sans être vus. Il jugeait que nous devrions repartir vers 5 heures. A 3 heures arrivèrent le Men avec Henri. L'hôtelier leur avait recommandé de bien suivre le sentier et ils étaient arrivés facilement, sans fatigue excessive. Pour être plus libres de marcher et de nous arrêter à notre gré, Raymond et moi partîmes en avant une heure avant les autres. Nous avons convenu de les attendre au col. Points microscopiques, nous avançons perdu dans la profondeur de la vallée vers un plateau qui, à gauche, à mi-hauteur de la montagne semble devoir, donner l'accès le plus facile au col la Pineta. Personne ne connaissait le chemin ! Mauvais système. Nous aurions dû avoir un guide.

Le plateau est escaladé sans peine et nous entreprenons l'ascension vers le col. Nous voyons les autres qui, là-bas, très loin dans la vallée se sont mis en marche. Le soleil est dur et nous transpirons à grosses gouttes en trébuchant dans des éboulis de petits cailloux. La pente est abrupte et il ne s'agit pas de tomber sous peine de se rompre les os. Le poids du sac nous force à courber le dos pour maintenir notre équilibre. Je n'aime pas du tout cette impression qu'un geste maladroit, qu'une pierre oui glisse, peut vous envoyer dans le vide. Nous avançons tout doucement, malgré nos efforts et le col que nous espérons voir apparaître chaque fois que nous avons dépassé une saillie de la montagne, reste toujours invisible.

Le soleil commence déjà à faiblir et la montagne semble grandir au fur et à mesure que nous la gravissons. Jamais nous n'atteindrons le sommet avant la nuit. Et à fortiori, les autres qui ont un bon retard sur nous. Raymond s'est engagé dans une sorte de cheminée qui lui évitera le détour qu'impose un flanc abrupt qui se dresse devant nous. Quant à moi, je me refuse à le suivre, je préfère contourner l'obstacle. Avant de repartir, je le regarde s'aventurer là-dedans, pour l'attendre s'il ne peut continuer il grimpe péniblement en s'accrochant à tout ce qui offre un appui, mais les pierres roulent sous ses pieds et se dérobent lorsqu'il s'y agrippe. La roche est friable et tout à fait incertaine. Au moment où j'allais repartir, il se trouvait dans une position invraisemblable. Ayant glissé, il s'était rattrapé, mais n'osait plus faire un geste pour monter ou descendre, de crainte de perdre l'équilibre. Comme je lui conseillais d'abandonner ce chemin, il trouva le caillou nécessaire pour

continuer sa montée. Etant seul, et sans brancard pour ramasser ses restes s'il tombait, je jugeai ma présence inutile au bas de cette cheminée et je repartis. Bientôt W. qui avait choisi un meilleur chemin me rattrape et ensemble nous peinons de nouveau sur la pente vertigineuse, plutôt à quatre pattes que debout et en nous arrêtant à intervalles réguliers pour reprendre haleine.

Un pas de travers dans ces petits cailloux branlants et c'était la dégringolade dans toute son horreur. Nos difficultés étaient augmentées par le poids du sac qui cherchait à nous entraîner à chaque mouvement sur le côté.

Enfin nous aboutîmes à un endroit moins escarpé où un vague sentier se dessinait dans la pierre, et un peu plus haut à gauche, Raymond juché sur un rocher nous faisait signe. Il se détachait sur le ciel comme s'il était au col. Je poussai un soupir de soulagement en le voyant. Il ne s'était donc pas rompu les os. Les distances sont trompeuses dans les montagnes parce qu'il nous semblait tout proche de nous et néanmoins nous ne le rejoignîmes qu'à la nuit tombante.

Bientôt nous vîmes apparaître d'A. De ce rocher nous avons une vue superbe sur la vallée qui s'étendait devant nous. Enfin à deux cents mètres plus haut on apercevait le col. Mais il n'était plus question de l'atteindre aujourd'hui. La nuit tombait, les autres n'arrivaient pas et nous étions morts de fatigue.

Nous nous trouvions tout à coup devant la réalité suivante, il fallait passer la nuit ici à la belle étoile, sans couvertures à 2500 mètres d'altitude. Raymond qui avait eu le temps de se reposer descendit à la rencontre des autres pour savoir ce que l'on décidait. Il les trouva un peu plus bas étendus sur le sol exténués et se préparant à passer la nuit. Remontant chez nous, il ramena une petite bouteille de cognac dont, quelques gorgées nous firent le plus grand bien. La nuit était venue et la température avait fraîchi considérablement, elle devait être voisine de 0°. Heureusement aucun souffle de vent ne venait augmenter nos frissons. Notre groupe était privilégié par rapport à l'autre parce que nous avons pu nous installer sous une saillie de la roche. C'était une petite protection contre l'humidité de l'air. W. s'était installé à l'extérieur parce qu'il y avait seulement place pour trois personnes dans cette anfractuosité.

A trois, ne formant qu'un tout, tant nous étions serrés les uns contre les autres, pour conserver notre chaleur, nous essayâmes de dormir. Raymond et moi étions au bord, d'A. au milieu avait la bonne place. Nous fermions les yeux en vain car malgré notre grande fatigue, le froid empêchait tout sommeil. Nous claquions des dents sans arrêt et à intervalles réguliers, le bloc que nous formions se retournait pour réchauffer un peu le côté qui, au contact du sol s'engourdissait de froid et d'humidité. Dans ces conditions une nuit paraît interminable. A 11 heures, il nous semblait que le soleil ne pouvait plus tarder à se lever. D'A. parvint à s'assoupir quelques moments. Vers une heure du matin, par un clair de lune splendide, nous vîmes que la vallée était entièrement couverte par une mer de nuages de toute beauté. Malgré nos claquements de dents nous admirions ce spectacle féerique. Mais bientôt nous constatons avec effroi que la mer montait rapidement et à deux heures elle nous atteignit. Non contents du froid, il nous fallait endurer l'humidité. Pourvu que nous échappions à la pneumonie ! Et comment ferions-nous pour nous diriger dans ce brouillard ? Nous étions pris, plus moyen ni d'avancer ni de reculer. Question angoissante qu'au petit jour un vent violent résolu pour nous. J'avais quand même pu dormir un petit peu parce que vers trois heures d'A. m'offrit la place du milieu et j'eus ainsi un peu moins froid. Raymond qui s'était assoupi, claquait des dents en dormant. Quelle nuit délicieuse. Enfin l'aube éclairât la vallée et par-dessus nos têtes, des lambeaux de nuages soulevés par le vent montaient et passaient le col pour descendre du côté espagnol. En vingt minutes la vallée fut nettoyée. Qu'elle chance nous avons.

Nous vîmes bientôt monter les autres qui n'avaient pas joui de la protection plutôt morale du rocher surplombant. Par miracle personnes n'avait même pas rhume. C'est à n'y rien comprendre. Dieu est avec les fous. Mais il faudra longtemps, je pense, avant que l'un de nous oublie cette nuit. D'A. et Jim, après avoir félicité Maurice de la bonne organisation de l'aventure,

la déclarèrent vouée à l'échec et s'en retournèrent à Gèdre, tandis que nous gagnions le col. Nous les traitâmes de « dégonflés » mais eux seuls eurent raison. Arrêt d'un instant au col pour regarder les deux vallées. Spectacle unique. Mais le côté espagnol était encore moins engageant que le versant français, la vallée en était encore plus profonde. Mais peu importe, ça descendait maintenant. Et vivement nous nous engageons sur une pente horrible, pleine de petits cailloux glissants, encore à l'aventure sans savoir le chemin le meilleur. Enfin vers 11 heures et demi nous nous arrêta mes esquintés pour déjeuner près d'un petit torrent aux trois quarts de la descente. Nous apercevions, plus bas, un pâtre avec des moutons, qui nous avait suivi des yeux tout le temps de notre descente. Lorsque nous nous remîmes en marche, il avait disparu.

L'idée primitive de descendre le versant espagnol dans l'obscurité était bonne, mais malheureusement impraticable. Il était certain maintenant que nous allions être signalés. Tant pis. On verrait bien. Vers 4 heures de l'après-midi, nous fûmes au bas de la montagne. La vallée s'étendait immense devant nous, bordée des deux côtés par des sommets encore plus à pics que du côté français. Il nous suffisait de progresser tout droit, nous verrions bien où nous aboutirions. La partie de droite de la vallée, fortement boisée, nous parut plus favorable à la dissimulation. Nous nous y engageâmes, enchantés d'être enfin en terrain plat. La partie de gauche, couverte de cailloux, était absolument aride et à part cinq ou six maisons au pied de la montagne, il n'y avait rien à y voir.

Tout à coup, pendant notre progression en file indienne au travers des taillis, nous aperçûmes un homme qui marchait rapidement sur un sentier de l'autre côté de la vallée. Il regardait parfois vers nous et se hâtait tant qu'il pouvait. Il était évident qu'il allait nous dénoncer aux douaniers qui se trouvaient dans le village à une dizaine de kilomètres de là. Mais que faire sinon continuer et espérer que notre raisonnement était pessimiste. Cet homme était probablement le pâtre qui avait disparu à notre approche. Bientôt un ruisseau qui allait en s'élargissant apparut en plein milieu de la vallée. Il était formé par les torrents qui descendaient des glaciers et la première partie de son cours était souterrain. Vers 6 heures nous trouvâmes dans une prairie une petite maisonnette de pierre qui servait d'abri à foin. Il fut décidé que nous passerions la nuit dans ce palace et repartirions avant l'aube pour passer inaperçus devant le village où se trouvent les douaniers.

Afin de ne pas être pris tous à la fois au cas où nous étions signalés, nous nous divisâmes en trois groupes. Moni, Raymond et moi partîmes les premiers, suivis à 10 minutes par le Men et Henri. Maurice et W. venaient en queue. Il était décidé que nous attendrions vers 11 heures au pied de la montagne, à droite de la vallée. Vers 5 heures, après une bonne nuit dans le foin, nous marchions sous un ciel constellé, pour tâcher de dépasser le fameux village. Marche assez pénible sous la vague lueur des étoiles. Nous nous heurtions de temps à autre à une pierre et devions parfois traverser un petit affluent de la rivière elle-même en sautant de roche en roche et parfois en mettant le pied dans l'eau.

Bref, après une progression trébuchante que nous avions taché de rendre rapide, nous nous trouvions à l'aube forcés de sortir du bois parce que celui-ci cessait brusquement. Et nous constatons qu'à notre gauche se dressait le village. Nous essayons de passer en vitesse jusqu'au couvert prochain. Inutile, il y a longtemps que le village est prévenu de notre arrivés. Malgré l'heure matinale, les gens sont sur la pas de leur porte et les douaniers nous font signe là-bas de l'autre côté de la rivière, de cesser notre marche en avant et de venir vers eux. Nous sommes pris! Rapidement, pour le cacher, nous sortons chacun de notre portefeuille le billet de cent dollars que Maurice nous a remis. Il ne s'agit pas de le faire prendre. Mais la rivière est très large en cet endroit et il n'est pas question de la traverser à pied sec. Comme nous hésitons à nous engager dans l'eau ne voyons-nous pas arriver vers nous, toute seule de son pas tranquille, une mule que les douaniers nous envoient pour nous faire traverser! Tordant! Mais nous cessons de rire lorsque nous voyons Le Men et Henri qui débouchent à leur tour du bois et se hâtent vers nous, prenant pour un appel les signes désespérés que nous leur faisons pour leur indiquer de rester cachés. Cela n'eut pas d'importance parce qu'ils se seraient quand même fait prendre après. Pendant ce temps, la mule était arrivée et un à un nous traversâmes sur son dos.

Nous regrettions vraiment de ne pas avoir d'appareil photographique avec nous, tant ce spectacle était comique. Accompagnés de tous les gosses du village, nous aboutîmes dans un petit café où l'on nous servit du vin et du pain gris que nous dévorâmes avec quelques conserves, tandis que les douaniers examinaient curieusement nos cartes d'identité et exploraient nos sacs pour

s'assurer que nous n'étions pas armés et qu'ils ne contenaient pas d'articles de contrebande. Ils nous questionnèrent pour nous faire dire où étaient les deux derniers. Ils étaient bien renseignés! Nous répondîmes évidemment que nous n'étions que cinq, mais une demi-heure après Maurice et W. entraient à leur tour. Une battue les avait découverts dans le bois ! Le pâtre nous avait sûrement dénoncés.

Après quelques questions on nous annonça que nous devions retourner par où nous étions venus. Malédiction. C'était bien la dernière chose à nous infliger. Remonter tout cela ! Il valait bien la peine de s'être tant fatigués. Et bientôt, escortés de trois douaniers, nous dûmes repartir vers la France. Nous trainions la patte tant nous étions fatigués et plusieurs fois nous opposâmes la force d'inertie pour obtenir une halte. Nos gardiens voulaient nous faire entreprendre la montée le jour même. Mais jamais nous n'en aurions eu la force. Ils nous auraient plutôt tués.

Devant notre refus, ils nous firent passer la nuit dans le petit hameau de cinq maisons au pied de la montagne. Il y avait là dans une grange, un grenier préparé pour les hôtes de notre genre. Des compartiments en planches étaient remplis de foin et servaient de lit ! Tout à fait agréable. Comme la tâche des douaniers s'achevait là, un homme du village s'offrit à nous guider jusqu'au sommet moyennant une quinzaine de pesetas. Et lorsqu'à l'aube nous quittâmes les carabiniers, ils nous menacèrent de prison s'ils nous reprenaient.

Au lever du soleil, suivant le pas lent et cadencé du guide, nous gravissons ce que nous avons descendu la veille, mais cette fois par le sentier. Comme le guide ne portait qu'une toute petite besace et une gourde de cuir, je lui en proposai l'échange contre mon sac avec la promesse de quelques pesetas à la fin de l'ascension. Toujours cela de fatigue en moins. Mais arrivés à mi-hauteur, Moni n'en pouvait plus et je dus prendre son sac pour le soulager. Je regrettais que le guide n'eut pas un dos multiple. Enfin vers 11 heures nous arrivions au col. Il nous avait fallu pour monter la moitié du temps que nous avons pris pour descendre ! En montagne, un guide est indispensable. Maurice aurait pu s'en rendre compte plutôt.

La descente du côté français fut entreprise avec vigueur. Et à la nuit tombante nous étions à Gèdre, esquinés, n'en pouvant plus, pensant qu'il nous faudrait au moins huit jours pour nous remettre. Le surlendemain nous redescendions à Lourdes tout à fait reposés, mais dégoûtés pour longtemps des expéditions en montagne. À Lourdes, ce fut de nouveau la vie d'attente insupportable. Elle fut coupée pour moi par une petite expédition de trois jours pour aller reconnaître un terrain d'atterrissage en campagne car il était question de pouvoir faire venir un avion pour nous chercher. Après, tandis que Pierre était resté à Gèdre avec Jim pour y attendre des nouvelles du Portugal et que les autres étaient à Lourdes, je fus envoyé à Toulouse où j'entrai en relation avec un observateur français qui cherchait aussi le moyen de partir. Tout cela fut vain.

Cependant vers le 18 octobre, Maurice nous envoya dans un petit village frontière des Pyrénées-Orientales, d'où un passage s'organisait. Le colonel S. et Jim étaient déjà partis, inaugurant la route. Ils devaient arriver à Barcelone et se mettre en rapport avec le Consul anglais qui allait nous aider, espérait-on, à traverser l'Espagne. Un mot de leur part ramené par le guide, nous aurait appris la réussite de leur passage. Huit jours après, le guide revient et il nous expliqua, au petit hôtel où nous étions descendus, que les autres étaient passés mais que de terribles inondations avaient coupé les routes, forçant à faire de grands détours pour arriver à Barcelone. Aucun mot du colonel ne certifiait ces choses.

Néanmoins nous étions trop impatients pour ne pas tenter l'aventure. Et le 26 octobre, Pierre, Moni, Raymond et moi l'entreprenions. Le Men et Henri passeraient la semaine suivante. (Lorsque plus tard, je retrouvai Jim et le colonel au camp de concentration, ils m'expliquèrent que ces inondations avaient causé l'arrestation de Jim à Gerona tandis que le colonel avait pu continuer, grâce à la bêtise des policiers de l'endroit. Se présentant seul chez le Consul anglais il avait été éconduit et plus tard, s'était fait arrêter à Valencia d'Alcantara. Comme nous, il avait échoué au port.

Fort heureusement, la route est bordée à droite par des vignobles hauts sur pied, qui nous dissimulent si nous marchons couchés. Profitant d'un moment où l'Allemand a le dos tourné, nous traversons rapidement la route et, tant bien que mal, nous nous mettons à courir entre deux rangées de vignes. Le terrain a été parfaitement retourné et nos valises nous gênent dans cette course que nous devons faire pliés en deux. Cependant, il ne faudrait pas se redresser trop tôt. La veille de notre passage, un jeune Français, empruntant la même voie pendant l'après-midi, a été victime de son imprudence et s'est fait descendre d'un coup de fusil par la sentinelle au premier appel de laquelle il n'avait répondu qu'en accélérant sa fuite. L'obscurité est presque complète maintenant et le guide nous quitte après nous avoir indiqué la direction à suivre pour retrouver la route. Nous sommes en « France libre » ! La lune se lève et c'est en une délicieuse promenade que s'achève notre équipée. Promenade malheureusement plus longue que ce qu'on aurait souhaité. Il nous faut marcher jusqu'aux approches de minuit avant d'atteindre le premier village où nous devons réveiller le cafetier qui nous hébergera. Dans ces expéditions, on a tort de s'embarasser de valises ! Plus tard, nous serons plus avisés. Mr et Mme Pasturaud, de Ste Radegonde par Pujols, sont infiniment aimables. Loin de gronder les vilains garnements qui ont troublé leur premier sommeil, ils nous offrent du pain, du vin et même une omelette, puis nous installent dans une chambre où nous nous partageons un lit et un matelas mis par terre. Assez fatigués, nous ne tardons pas à nous endormir. Quelle fameuse journée ! Hier nous étions encore à Paris.

Le lendemain, par un soleil magnifique, nous redescendons vers la Garonne qu'il faut à nouveau traverser pour rejoindre une voie de chemin de fer. Mais les correspondances sont très mauvaises et ce n'est qu'après une nuit à Ste Fons la Grande et une nouvelle journée que nous atteignons Lourdes à 9 h. ½ du soir. La vallée très large s'étend à notre droite, vers l'Ouest et seule la tête des peupliers jaunis par l'automne est encore baignée par la jolie lumière oblique du soleil couchant. Une légère brume voile de rose le pied des montagnes, tandis que dans le lointain s'estompent les taches blanches de hauts sommets. Le rouge et l'or se livrent bataille dans de gros nuages ballonnés. Mais il s'agit de faire de la poésie !

Sosthène, que nous suivons tous les quatre à vive allure, disparaît à chaque instant derrière les rochers que contourne la route et nous ne pouvons pas nous laisser distancer. Il a fallu passer le pont au moment où le douanier rentrait au poste et nous devons avoir escaladé toute la première côte avant que son remplaçant n'ait pris son tour de garde. Le chemin est carrossable, il sert à descendre le bois que l'on coupe dans les montagnes mais il monte terriblement fort et le gravir à cette vitesse est un fameux exercice. Nous ne sommes cependant munis que du bagage indispensable. Pour ma part, j'ai mis deux chemises et un pyjama. Les diverses poches de ma gabardine contiennent le reste de mes richesses. Objets de toilette, une ou deux paires de chaussettes, un petit réveil de voyage, quelques cols, mes pantoufles et mon chausse-pieds ; c'est tout. Aux pieds, une paire de souliers de ville. Et pour cela, j'en veux à ce Sosthène ! Il nous avait promis de nous procurer des espadrilles et n'a pas tenu sa promesse. Si nous glissons tout le long de l'expédition sur les rochers et les herbages en pente, c'est lui qui en est responsable par son manque de parole. Une fois de plus se vérifie le dicton : On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Peu à peu, la montagne s'est teintée de violet foncé puis la neige, elle-même, est entrée dans la zone d'ombre. Nous arrivons du reste dans vallée secondaire qu'on ne voit plus ... Il y a un peu plus d'une demi-heure que nous montons comme des isards sur ce contrefort escarpé. Le large chemin n'est plus qu'un sentier et le guide s'est arrêté. Ouf ! il y a quelques minutes de repos. La présence d'un jeune homme et d'un vieux montagnard, assis à quelque distance, nous intrigue

un moment mais quelque difficulté que nous ayons à comprendre l'espagnol, nous apprenons bientôt que ce sont là les deux hommes qui nous guideront à travers la nuit. Sosthène a fini son rôle. Nos regards s'attachent à la haute silhouette qui s'éloigne d'un grand pas balancé, mais le béret basque et la blouse noire ont vite fait de disparaître à nos yeux.

A la file indienne, précédés par le petit vieux et suivis par le jeune homme, nous nous mettons en route pour la grande étape. Pendant la halte, Gérard, Moni et Raymond s'étaient taillés des bâtons tandis que j'avais eu la veine de pouvoir emprunter la canne du petit guide. Au début, le sentier est très bon et ce n'est qu'au moment où nous traversons un bois que l'obscurité commence à nous gêner. De temps à autre, une exclamation de dépit suit de près le bruit d'un pied frappant une flaque d'eau. Le ciel est maintenant complètement couvert et une bruine légère se met à tomber. Notre guide avance toujours, imperturbable, de son pas lent et cadencé. Il faut le suivre de plus en plus près pour ne pas le perdre de vue tant la nuit devient épaisse. Nous voici dans une vaste étendue d'herbes. On distingue vaguement, à gauche, la silhouette d'un bois mais, à notre droite, le regard se perd dans le vague sans pouvoir s'arrêter sur rien. Tout à coup, plitch, platch, plitch ... le chef de file vient de traverser un ruisseau. Il est déjà de l'autre côté, avant que nous ayons eu le temps d'essayer de trouver les cailloux qui nous permettraient de passer en évitant le bain de pieds. Il a vite fait, lui, avec ses grosses bottines huilées ! Nous, nous n'avons que de malheureux souliers Molière ; ce n'est pas aussi drôle et nous tentons de passer à pieds secs. Peine perdue. Quelque cent mètres plus loin, un autre ruisseau traverse le pré, puis un troisième. Il faut en prendre son parti. La marche nous empêchera d'ailleurs d'avoir froid aux pieds, même s'ils sont trempés. Un dernier cours d'eau, plus large que les autres et dont on entend les cascates avant de l'apercevoir, borde un bois. Ici le guide s'arrête un moment car il faut être tout près de lui pour attaquer ce nouveau terrain. Il fait plus noir que jamais sous les grands arbres. Il n'y a plus trace de chemin et la côte est si abrupte qu'il faut parfois s'aider des mains pour avancer. Le sol est glissant et c'est à grand peine que l'on parvient à distinguer la silhouette de l'homme qui marche à un mètre devant soi. Cette ascension paraît interminable. Nous gagnons beaucoup d'altitude. Après longtemps, la bruine se transforme en neige et la montée n'est plus aussi rude mais le vent se met de la partie. La visibilité devient un peu meilleure et c'est un spectacle inoubliable que celui de notre caravane fantôme et silencieuse lancée dans la nuit froide. Luttant contre le vent qui souffle par rafales, nous marchons courbés, les vêtements blanchis par la neige. On n'entend rien si ce n'est le sifflement du vent dans les arbres et l'on perd la notion du temps. Il n'y a qu'à suivre et marcher. Marcher indéfiniment, sans avoir idée de quand cela finira.

Peu à peu, les arbres s'espacent et nous arrivons sur un plateau couvert d'herbages où les pieds s'enfoncent mollement comme dans les « prairies humides de Zellick ». Longtemps, longtemps, nous marchons sans rien dire. Le ciel se nettoie, la neige cesse, une lune très pâle paraît de temps à autre. Tout à coup, pendant que nous traversons une de ces vastes étendues non boisées, le guide s'arrête net. Intrigués nous n'osons pas élever la voix pour lui demander ce qui se passe. Après quelques secondes, il repart et nous explique qu'il avait cru entendre marcher quelqu'un. Cela n'aurait rien eu d'étonnant parce que nous approchons de la ligne surveillée par les gardes espagnols. C'est avec encore plus de précautions que nous avançons maintenant. La lune étant cachée à nouveau, il fait noir comme dans un four. Nous sommes obligés, pour ne pas nous perdre, de marcher collés les uns aux autres. A quelque distance cependant, il semble y avoir un petit mur. Illusion d'optique, c'est une route. Une route espagnole, que nous allons franchir rapidement pour disparaître dans les bois de l'autre côté.

Il y a encore des côtes terribles à graver puis à nouveau des terrains mous et spongieux. On a l'impression que cette excursion ne se terminera jamais, la nuit s'est installée pour toujours. Il y a des siècles que nous marchons. Comment le guide peut-il traverser tous ces pays sans perdre son chemin ? C'est un prodige. Nous voici, au sortir d'un pré, dans un sentier rocailleux qui descend fortement. Diable de Sosthène va ! Marcher sur un terrain chaotique, sans voir où l'on met les pieds, avec des semelles glissantes ; quelle pénible acrobatie ! Pour nous reconforter, le guide annonce que nous sommes maintenant hors de danger et que nous allons pouvoir nous reposer dans une maison avant d'entreprendre les deux dernières heures de marche. Il y a six

heures que nous avons quitté ... Cette halte sera très bien venue car malgré la fatigue, nous avons faim et soif.

A la lueur d'une lampe de poche électrique apparaît « la maison ». Toute en pierres, elle est la copie exacte d'un « igloo ». L'entrée est constituée par un couloir étroit de deux mètres de long qu'il faut franchir en se baissant très fort pour ne pas cogner le plafond. L'intérieur, rond et voûté doit avoir 3 mètres de diamètre et deux mètres de hauteur au centre. Le jeune homme, arrière garde de notre colonne, tente d'allumer les brindilles dont l'âtre est garni mais les herbes ne sont pas assez sèches et le résultat de ses tentatives n'est qu'une atroce fumée. A défaut de feu, le vin servira à nous réchauffer. Chacun des deux hommes portait une de ces gourdes de cuir à double bouchon de bois, appelées « botas », dont ils se servaient avec une habileté extraordinaire. L'un des bouchons ne cachant qu'un tout petit trou, l'art consiste à presser la « bota », les mains à hauteur du visage, pour en faire sortir un fin jet que l'on aspire les lèvres à peine entrouvertes. Sans en perdre une goutte, ces montagnards se régalaient longuement en buvant de la sorte. Quant à nous, dévissant le bouchon qui fermait la grande ouverture, nous buvions à même la gourde, comme s'il s'était agi d'une simple bouteille. D'un sac, le vieux guide tira du pain et du saucisson et pendant plusieurs minutes on n'entendit plus que le bruit des mâchoires. La fumée s'étant dissipée, nous pouvions nous voir l'un l'autre, toujours à la lueur de la petite lampe de poche. Chacun de nos visages reflétait une intense satisfaction : la frontière était franchie, nous nous reposions et nous avions à manger et à boire. Les pieds mouillés et la fatigue étaient oubliés. Vive la joie, le pain et le vin.

Après cette halte si réconfortante, il nous fallut quand même reprendre le chemin. Il y avait encore deux heures de marche au moins avant d'atteindre le village du vieux guide. A certains endroits, que l'on n'apercevait d'aucune agglomération, nous pouvions allumer les lampes et marcher en voyant où il fallait poser le pied. C'était un grand soulagement, après la marche à tâtons sur le sol rocailleux. Plusieurs fois, le chef de file nous ordonna d'éteindre mais, néanmoins, la plus grande partie fut faite à la lumière. Promenade sans histoire. Il faisait bon maintenant. La lune apparaissait même par intervalles dans l'échancrure d'un nuage. Le vin nous avait un peu coupé les jambes mais, après quelques centaines de mètres, nous forces étaient revenues et nous marchions allègrement. Tout alla bien jusqu'au moment où scintillèrent loin en-dessous de nous, très bas dans le noir, les quelques faibles lumières du village où nous devions aboutir. Lampes éteintes, nous entreprenons la descente de la montagne abrupte. Le sentier était couvert de rochers glissants et de pierrailles qui s'éboulaient. Dans une « Histoire Sainte » de mon enfance, un ange gardien menait un petit garçon, par un sentier absolument semblable, vers le Paradis. Nous avons rencontré, dans cette dernière descente, toutes les embûches que l'enfant devra surmonter pendant sa marche à travers la vie et cela n'en finissait pas. Le village disparaissait parfois à nos yeux et quand, après un long moment, il se montrait à nouveau, il avait l'air aussi loin et aussi bas. Cependant, après des chutes nombreuses et des glissades innombrables sans que, par extraordinaire, personne ne se soit rien cassé ni même foulé, le sentier se transforma en rue. Nous étions au terme de notre voyage ! Mais il fallait éviter de se faire voir, bien que l'heure soit tardive, et c'est en passant à travers des bouts de champs, escaladant des prés en pente et en sautant des fossés que nous arrivâmes tout à coup à la grange pleine de paille où nous allions pouvoir dormir !

A quelques mètres de là, Gérard, trompé par l'obscurité, avait subitement disparu comme si la terre s'était ouverte devant lui. Englouti dans un fossé de près de deux mètres de profondeur qui, heureusement, n'était pas rempli d'eau. Il cherchait à tâtons son bâton et ne prétendait pas ressortir avant de l'avoir retrouvé. Ce n'est qu'en apprenant combien la maison était proche qu'il abandonna ses recherches. Tout en nous efforçant d'être silencieux, nous riions tous comme des bossus. Lui-même aussi car, grâce à Dieu, il ne s'était pas fait mal.

Dans la grange, on put installer les lampes et constater les désastres. Nos pantalons étaient crottés jusqu'à hauteur des genoux, nos gabardines souillées également. Quant à nos chaussures, on n'aurait pas pu en dire la forme ni la couleur. Elles disparaissaient sous une grosse couche de boue rouge. Bientôt, en pans volants, nous nous installons de confortables lits dans la paille où nous disparaissions presque tout entiers. Le jeune homme emporte toutes nos

dépouilles trempées avec mission de les faire sécher devant un feu et nous essayons de nous endormir. Il a fallu attendre 25 heures avant de pouvoir sortir de la grange. Plusieurs fois, on nous apporta à manger et, le reste du temps, nous l'avons passé presque entièrement à dormir dans les lits de paille que nous nous étions constitués. Raymond et moi disparaissions littéralement dans le fourrage. Notre tête seule dépassait. Qu'il faisait bon là-dedans !

Le lendemain donc, à trois heures du matin, nous rentrons en possession de nos pantalons et de nos chaussures, encore très mouillés, malheureusement, et nous nous remettons en marche pour arriver à l'aube au rendez-vous où un taxi nous attend pour nous conduire à Barcelone. Une fois de plus, il faut admirer l'habileté de ces guides de montagne. Le premier nous avait mené tambour battant, sans aucune hésitation et sans rien voir, à travers une infinité de terrains variés dont il devait connaître chaque détail. L'autre calcula si bien son temps que c'est au moment où les premières lueurs du jour apparaissaient que nous arrivâmes au taxi. De cette manière, nous avons pu marcher sans être vus et nous pouvions rouler sans avoir besoin des phares. Cette promenade matinale s'effectua sans grande histoire. Plusieurs fois, après de légères montées aboutissant à des cols, nous déplorions l'obscurité qui nous empêchait de jouir de la vue des nouvelles vallées dans lesquelles nous allions descendre. Les grandes pluies avaient complètement détrempé les chemins et, malgré tous nos efforts, nous avions de nouveau de la boue jusqu'aux genoux en arrivant à la voiture.

Le chauffeur nous demanda immédiatement si nous avions des sauf-conduits qui nous auraient permis d'arriver à Barcelone sans encombre. Quelle question ! Evidemment, non, nous n'avions pas de papiers. Se donnerait-on la peine de traverser, à pied, les Pyrénées si l'on était en règle ? Dans ces conditions, malgré les affirmations antérieures des guides, le chauffeur décline toute responsabilité si nous sommes arrêtés en cours de route. Il y a des postes de gardes civiles à franchir et, à cause des inondations générales de toute la région, il est impossible de les éviter en passant par des chemins détournés. Douleur perspective ! Mais que faire ? Nous ne pouvons pas rester une fois pour toutes au bord de la forêt. Il faut risquer le tout pour le tout et se mettre en marche. Comme il fait clair maintenant, nous pouvons jouir du paysage. A la profondeur des vallées, on juge de l'altitude à laquelle nous avons dû monter l'autre nuit. La route serpente longtemps à flanc de coteau et, en d'innombrables sinuosités nous mène à Ripol. C'est une toute petite ville où le chauffeur doit se ravitailler en essence. Pendant l'arrêt, des hommes en uniforme passent à côté de la voiture mais, malgré nos appréhensions, ils ne nous demandent rien et nous repartons soulagés. Jusqu'à Gérone tout va bien. Il faut faire un long détour parce qu'un pont a été détruit par l'inondation. A Gérone d'ailleurs les rues sont encore couvertes d'une épaisse couche de boue ; au bord du fleuve, des dizaines d'arbres ont été déracinés et plusieurs maisonnettes en ruine témoignent également de la violence de l'eau.

A la sortie de la ville, talonnés par une grande faim, nous dévorons le régime de bananes acheté par le chauffeur, puis les palabres recommencent. Ici, il y a un chemin de fer et le chauffeur nous engage à prendre le train plutôt que de continuer en voiture. Il prétend qu'il n'y a pas de surveillance des voyageurs avant Barcelone mais c'est tout l'opposé de ce que nous avaient expliqué les guides et nous ne marchons pas. (Plus tard nous apprendrons que d'autres volontaires ont été arrêtés dans ce train). Cependant, craignant de se faire pincer en même temps que nous, notre homme ne veut pas repartir. Sur nos instances, il s'informe auprès d'un habitant et revient en nous assurant qu'il y a réellement trois postes de gardes civiles à franchir et que ses papiers à lui ne suffiront pas à nous sauvegarder. Quel ennui ! Nous croyons que le chauffeur essaie de nous tromper et qu'il tente ces simulacres de crainte, de nous extorquer quelques pesetas supplémentaires. L'argent mène à tout, dit-on. Je sors un billet de cent pesetas de mon portefeuille et, après approbation des trois autres, je le montre à l'Espagnol en lui faisant comprendre que si nous arrivons sains et saufs à Barcelone, ce billet est à lui. Il lève alors les bras, comme pour dire « Adviene que pourra », met son moteur en marche et nous voilà lancés dans cette nouvelle aventure.

A la porte de Gérone, le garde civil sort de sa guérite et, saluant, nous fait signe de passer notre chemin. Premier succès inattendu. Si les menaces suivantes ne sont pas plus réelles, cela ira très bien. La route semble cependant interminable dans l'état d'anxiété où nous sommes. A

chaque tournant, nous nous attendons à voir apparaître un de ces ridicules chapeaux de carton ciré. Peu à peu, notre assurance se rétablit mais la route traverse maintenant un pays plat où le regard embrasse une large étendue dans le lointain. A un carrefour de notre route, on commence à distinguer quelque chose qui ressemble à une guérite. Tonnerre ! Une silhouette se détache bientôt sur le fond clair de l'arrière plan. C'est le 2^{ème} poste de garde civile et cette fois-ci on nous arrête. Tâchons de ne pas perdre notre sang froid. Le visage impassible, nous sommes dans nos petits souliers. Le chauffeur présente ses papiers. Parfait ! Ils satisfont le garde qui les lui rend et nous nous croyons déjà sauvés lorsque Moni est interrogé à son tour. Très flegmatique, il sort sa carte d'identité, la tend au gendarme. Moment pathétique ! Quelle sera la réaction du pandore ? Il regarde Moni d'un air intrigué, puis s'adresse à nous trois à la fois, nous demande aussi nos papiers. Aussi pauvres que Moni, nous tendons nos mêmes cartes d'identité. Il s'agit maintenant de discuter ferme pour essayer de décider l'autorité à nous laisser partir jusqu'à Barcelone. Mais c'est très difficile. Nous ne parlons pas un mot d'espagnol et le gendarme ne sait que cette langue. Pourtant Moni se montre admirable. Il se lance dans une grande explication où le flamand, le français et des mots qu'il imagine devoir être espagnols se succèdent en désordre. Le gendarme pose parfois quelques questions et, après un temps qui nous semble infiniment long, il finit par croire que nous sommes réfugiés en Espagne depuis plusieurs mois et que, aujourd'hui, nous nous rendons à Barcelone pour y rencontrer le Consul de Belgique afin d'avoir des papiers en ordre pour rentrer à Bruxelles. Quelle trouvaille géniale ! Malheureusement, il hésite avant de nous permettre de partir et demande l'avis de son camarade. Aie ! il faut recommencer toute l'explication puis assister impuissants à une longue discussion entre les deux hommes. A leur mimique, on se rend compte que leurs opinions diffèrent. L'un voudrait nous laisser partir, l'autre s'y oppose. Comme c'est enrageant. Enfin sans que nous ayons compris pourquoi, l'un des deux a cédé. On nous rend nos cartes d'identité et, inondés de joie, nous sentons repartir la voiture vers son nouveau destin. Quel triomphe ! Nous nous sentons à l'aise maintenant. Que pourrait dire le 3^{ème} gendarme puisque ses deux confrères nous ont déjà laissé passer !

La route se rapproche de la mer et, malgré les inquiétudes qui nous tourmentent encore, nous jouissons beaucoup de cette ravissante promenade le long de la côte catalane. Le soleil brille et notre gaieté reprend tous ses droits.

Alors que nous n'y pensons plus du tout, nous voilà à hauteur du dernier gardien de l'ordre ! Force nous est de stopper une fois de plus. Le chauffeur sort ses différents papiers très satisfaisants. Sollicité à son tour, Gérard, assis à côté de lui, tend sa carte d'identité. A notre grand étonnement et à la stupéfaction du chauffeur, le gendarme, confondant selon toute vraisemblance le flamand de ce document administratif zellickois avec de l'allemand, rend la carte à Gérard en disant au chauffeur : « Ah ! Intermezzos ! » et lui fait signe de repartir. Personne n'a jamais pu nous dire ce que ce mot magique signifie en espagnol. Le chauffeur n'avait pas compris non plus mais il ne fallut pas le lui répéter. Nous étions tout près de Barcelone et lui, certes, était définitivement tiré d'affaire. Il avait par surcroît gagné les cent pesetas promises à Gérone. Nous étions tous extrêmement heureux.

Il était très urgent que nous fussions débarrassés de l'énorme quantité de boue par laquelle nous craignons qu'on nous repère. Elle nous paraissait devoir indiquer à chaque policier la route clandestine que nous avions suivie et les engager à nous arrêter. De plus, il aurait été vraiment indécent de se présenter aussi sales au Consul d'Angleterre chez qui nous comptions aller avant tout.

Dans un café où nous attendons que l'heure d'ouverture des bureaux soit arrivée, s'élève un grand nuage de poussière quand le cireur de bottes brosse nos pantalons. C'est très désagréable ; nous sommes absolument le point de mire de tout le monde.

Au consulat, grande déception : « Ah, vous comptez aller en Angleterre, c'est très bien mais vous n'êtes pas sujets britanniques et je puis rien faire pour vous. Tâchez d'arriver chez le Consul de Belgique. C'est un très charmant homme. Il vous aidera certainement. Mais vous ne pouviez pas faire de plus grande gaffe que de venir ici. Mon bureau est surveillé et je ne doute pas qu'on vous

arrête quand vous descendrez. Sortez deux par deux pour ne pas trop attirer l'attention, ainsi vous avez peut-être des chances d'échapper » ! Quel accueil ! Dire que nous avons toujours cru que les consuls d'Angleterre feraient tout pour aider des volontaires et que la principale réponse de celui-ci est : « Vous allez vous faire arrêter en sortant » ! Nous étions désolés et furieux.

Grâce à Dieu, nous arrivâmes sans encombre chez Monsieur Jottard. Cher Monsieur Jottard, nous lui gardons une grande reconnaissance. Il s'est montré bon comme un véritable père. Voilà au moins un Consul à la hauteur de sa tâche. Nous avons pu, grâce à lui, passer inaperçus pendant notre séjour à Barcelone, trouver le moyen de parvenir à la frontière portugaise sans nous faire pincer pendant la si longue traversée d'Espagne. Celle-ci s'est faite sans peine en auto et, à part la désolation de cet immense pays sans arbres, il n'y a rien à mentionner que l'amabilité du charmant homme, Max Polchet, qui nous mena jusqu'à la borne frontière.

Ayant franchi avec une fois sans pareille la frontière hispano-portugaise, nous foulons, vers 4 h. ½ de l'après-midi, le dimanche 17 novembre 1940, un sol encore relativement sec malgré la pluie des derniers jours et celle qui recommence à tomber. Nous arrivons à une petite rivière sur laquelle, par bonheur, nous trouvons un petit pont que la hauteur des eaux ne recouvre pas tout entier. Mais il pleut de plus en plus. Cela n'empêche pas Gérard, Raymond van de Poele, Rémi Van Lierde et moi de marcher avec une allégresse que l'absence de bagage rend encore plus légère.

Nous venions de vivre cachés pendant plus de trois semaines, craignant à tout moment qu'on nous demande des papiers d'identité ou des passeports. Il était évident que nous n'aurions rien pu fournir de satisfaisant puisqu'aucun jeune homme étranger à l'Espagne ne pouvait traverser son territoire s'il était âgé de plus de 18 ans au moins et de 45 ans au plus. Nous remplissions tous les quatre ces conditions. Or, maintenant, en territoire portugais, c'était une toute autre affaire. Nous avons des passeports que nous avait établis le Consul de Belgique à Barcelone, Monsieur Jottard, un excellent et charmant homme et, sur ces passeports absolument réguliers, un visa en bonne et due forme appliqué par le Consulat du Portugal de cette même ville de Barcelone contre versement de la modique somme de 81 pesetas par visa !

Qui aurait pu se douter qu'un visa d'une telle valeur ne valait rien ? Qui ne se serait pas précipité sur la première autorité portugaise pour lui montrer cette merveille, un visa permettant un séjour d'un mois ? Qui ? Tous ceux qui se seraient rappelé que les lois sont faites pour protéger les brigands et ennuyer les honnêtes gens. Pendant tout le temps que nous avons passé en Espagne, en effet, nous étions plutôt dans la catégorie des brigands puisque nous n'avions pas de papiers, ces fameux « documentos » qui remplissent les poches et la vie des Espagnols mais, au Portugal, nous entrions dans la catégorie des honnêtes gens avec nos passeports et nos visas.

On verra, dans quelques lignes, qu'il vaut mieux être brigands et se méfier du gendarme, qu'honnête homme et se confier à lui. Cela conduit dans certains cas au cachot, aux menottes et au camp de concentration à moins que ce ne soit à la « Sala de los Detenidos ».

Pleins de confiance et de joie, nous marchions donc allègrement et jamais jusqu'alors, je n'avais fait partie d'un groupe de 4 jeunes gens aussi parfaitement heureux tous les quatre malgré la pluie !! Le sol ressemblait à celui de la plage à marée basse et avait l'air d'être couvert de fins coquillages pilés. Cependant à droite et à gauche, devant et derrière, s'étendaient des champs. Bientôt, un village apparut et nous nous demandions si ce serait bien San Pedro, comme prévu, lorsque nous fûmes dépassés par un indigène montant un fringant mulet, qui nous dit que, en effet, c'était bien là San Pedro. Tout heureux, nous forçons encore un peu l'allure, ayant grande envie de gagner Villa Formosa, ville située à 6 ou 7 kilomètres de là, afin de pouvoir nous sustenter d'un bon repas, arrosé d'une bonne boisson en nous chauffant à un bon foyer. Mais voilà qu'aux premiers pas que nous faisons dans San Pedro, nous sommes hélés par un homme en uniforme en qui nous reconnaissons un douanier. Voilà celui qui aura le plaisir de voir nos documents ! Il les voit, en effet, et nous demande d'attendre un instant qu'il aille chercher son commandant car il n'a pas la qualité pour nous appliquer des cachets. Or, à l'heure actuelle,

plus que jamais, les cachets et les tampons jouent un grand rôle dans l'histoire. Et voilà notre homme qui s'en va, mais est bientôt remplacé par une série de curieux qui viennent contempler cette chose infiniment bizarre : quatre hommes qui ne sont pas du village ! Je vois encore d'ici une maison remplie de fillettes, qui devait être un patronage ou, à chaque fenêtre et porte, se montrait une multitude de visages amusés. Le temps passait. Le commandant n'arrivait pas et le douanier ne revenait pas ! Il ne faut pas oublier que c'était dimanche et que le commandant faisait peut-être une partie de cartes avec le maire, l'instituteur et le curé ou bien buvait une pinte au « café de la douane » de l'endroit.

Si nous avions voulu, nous n'avions qu'à partir à ce moment-là et nous engager sur la grand' route. Mais nous ne savions pas ce qui nous attendait et nous tenions à nous mettre en règle vis-à-vis des autorités portugaises. A la fin, le douanier étant revenu, nous entrons dans le poste pour nous réchauffer en attendant que le chef soit arrivé. On nous fait pénétrer dans une chambre, qui a plutôt l'air d'une grange, où notre hôte allume, près d'une cheminée, des brindilles et de la paille qui font aussitôt des flammes d'un mètre de haut et une fumée opaque. Cela fait un bien immense de se réchauffer et l'on pardonne ces tentatives de nous transformer en viande fumée. Enfin, nous voyons s'encadrer, dans la porte brusquement ouverte, un être qui paraît immense en comparaison de notre petit douanier. Mais, d'uniforme, point ! Le costume rappelle celui des bergers des crèches de Noël ! Il y a la veste en peau, ouverte sur quelque chose qui est peut-être une chemise mais qui n'a, en tout cas, rien de blanc ; il y a la culotte en cuir, les grosses bottes (celles-ci auraient plutôt dû être des espadrilles pour que le tableau soit parfait) et il y a surtout, couvrant un visage extrêmement rude, de l'ombre de ses grands bords, un chapeau digne des meilleurs pinceaux. Il a reçu toutes les pluies que Dieu a dispensées à ce pays depuis plusieurs années et sa couleur est celle de la terre. Il est, par là, dans le ton général de l'apparition.

A l'air autoritaire du géant, nous comprenons que, malgré son aspect, c'est le commandant qui nous fait languir depuis une heure au moins. Aussitôt, nous passons dans son « bureau » et il nous interroge. Nous tâchons de lui faire entendre notre histoire et, tant bien que mal, nous comprenons que nous paraissions en ordre. Il suffira de nous transporter de San Pedro à Villa Formosa pour y recevoir, à la gare, les cachets de la douane et prendre, le lendemain à midi, le premier train pour Lisbonne. Mais, l'administration ne perdant jamais ses droits, mêmes dans les pays régénérés comme le Portugal, il nous faut attendre encore longtemps avant de pouvoir nous mettre en marche parce que le commandant écrit un rapport destiné au Chef de la Police de Villa Formosa et que, l'ayant fait au brouillon, il le recopie, que l'ayant recopié, il faut qu'il confectionne une enveloppe ; ce qu'il fait très soigneusement en prenant bien tranquillement les mesures du papier qu'il y insérera, qu'il réussisse à décoller le bouchon de son pot de colle et qu'enfin, il se lève satisfait.

Après nous avoir tâtés comme si nous étions à l'octroi, dans le but de s'assurer que nous ne sommes pas armés, le chef nous remet aux mains de son sous-ordre qui, accompagné de deux confrères, doit nous escorter jusqu'à la ville voisine.

Pendant ce temps, le jour s'est presque terminé et c'est entre chien et loup et trois douaniers que nous nous mettons en route. Aussitôt, nous faisons la bêtise de refuser un grand pain qu'une paysanne nous offre, nous leurrant toujours sur l'espoir d'un bon dîner à Villa Formosa, mais nous acceptons avec empressement des cigarettes portugaises « Diana » au goût anglais, que nos compagnons nous offrent. Quelle différence avec le tabac d'Espagne qui est infect et, par-dessus le marché, horriblement cher et introuvable ! Il ne pleut plus mais nous marchons dans un « potopote » invraisemblable. Il faut d'ailleurs faire un sensible détour parce que route directe est en partie sous eau.

Nous continuons à être d'une gaieté folle et c'est amusant comme tout de parler avec ces douaniers qui ne savent pas un mot de français alors que nous ignorons absolument le portugais. Moni est d'une verve intarissable et la plaine entière retentit des échos de son rire communicatif.

Quand nous apercevons les feux de la ville, il recommence à pleuvoir et il fait tout à fait obscur. Nous avons marché à toute allure. On entendait, petit à petit, le souffle des douaniers devenir plus bruyant. Leurs lourds manteaux, leurs lourdes bottes et le poids de leurs fusils les handicapaient. Nous nous étions proposés de commencer par les inviter à boire un alcool quelconque à l'hôtel où, ô illusion, nous comptions descendre et ils avaient accepté très gaiment mais, en entrant dans la ville, les voilà qui réajustent leurs tenues et qui nous conduisent directement à la gare.

Entrant par une porte dérobée, nous débouchons, à brûle pourpoint, sur le quai où circulent quelques voyageurs. Notre passage rapide les fait se retourner et l'un de nous fait cette réflexion : « j'ai l'impression d'être un criminel qu'on conduit en prison, gardés comme nous le sommes et suscitant la curiosité ; c'est crevant ! ». Deux minutes plus tard, ce n'était plus crevant du tout.

Les douaniers ouvrent une porte qui donne sur ce quai, où nous faisons une telle impression et, entrant avec eux, nous nous trouvons dans le bureau de la police chargée de contrôler les passages de la frontière. Bureau partagé en deux, dans le sens de la longueur, par une balustrade en bois. D'un côté, les policiers, de l'autre les inculpés ou simples voyageurs. A gauche, une porte s'ouvre dans cette balustrade. A notre entrée, un des Portugais, nous voyant encadrés par les douaniers, se méfie instinctivement et se précipite sur cette petite porte pour la fermer !

Nos papiers sont remis avec le fameux rapport du commandant du poste de douane de San Pedro, à un long jeune homme maigre et pâle. Une moustache noire lui coule du nez en un fin filet et s'évase longuement à droite et à gauche. Le regard est fuyant et mauvais. Cet homme à un rôle assez long dans la suite de l'aventure. Pour la facilité du récit, appelons-le : « Le couard ». Il n'était pas seul, du reste, dans le bureau, quoique ces incidents se passassent un dimanche. Et il y avait, en plus, un arrière-bureau où se tenaient encore des policiers en renfort. Ayant disparu avec toute notre documentation dans le bureau du fond, le couard nous laisse à la garde de deux ou trois policiers en civil et, les douaniers avec lesquels nous avions espéré boire quelques chose s'en vont. Dès ce moment, j'ai l'impression que cela ne va pas très bien. Mais c'est pire, un instant plus tard, quand le couard réapparaît et nous déclare, dans un français excellent : « Vous allez immédiatement retourner en Espagne ! ».

A ces mots, notre sang ne fait qu'un tour : « Comment ? Nous possédons des passeports parfaitement en ordre établis par notre Consul belge à Barcelone et, en plus, nous avons un visa de transit établi par votre consul à Barcelone ; visa qui nous permet de séjourner un mois au Portugal et vous voudriez nous renvoyer en Espagne ! Mais c'est ridicule ! Et d'ailleurs, si vous nous renvoyez en Espagne, on nous mettra dans un camp de concentration ! ».

Alors, cet ignoble couard sourit sadiquement et nous dit, l'infâme : « Le visa du Consul de Barcelone ? Vous l'avez à votre c... ce visa ! ». Cette phrase est textuelle ! Gérard, Moni et Raymond l'ont entendue aussi bien que moi et nous en avons parlé le soir même. A-t-on idée d'avoir un tel ton quand on est représentant d'une autorité et que l'on s'adresse à des voyageurs honnêtes, munis de papiers parfaitement en règle ?

Furieux de cette réponse grossière, nous disons à cet escogriffe qu'il pourrait être poli et que nous désirons parler au chef de bureau. Celui-là, peut-être nous comprendra et condescendra à ne pas vouloir nous renvoyer en Espagne ! Mais, nous avons beau tempêter, on ne nous répond plus et la seule chose qu'on nous dise c'est : « taisez-vous ! » C'en est trop et nous commençons à nous fâcher pour de bon. J'essaie d'expliquer que nous ne sommes pas des criminels, que nous sommes en règle, que nous allons à Lisbonne et de là au Congo mais il n'y a rien à faire entendre. Je me rappelle que, à un moment donné, on m'a répondu : « Mais si, vous êtes des criminels ... »

Comme notre résistance, qui n'est encore que toute verbale, devient de plus en plus véhémence, le couard s'approche de moi avec des menottes et tente de m'en mettre une au bras droit.

Choqué, je fais un geste un peu violent pour échapper à sa prise et le résultat de ce mouvement est de faire valser son képi tout en arrière de sa tête. Le couard a peu. Il sort, de sa poche intérieure gauche de son veston, un browning qu'il arme et me le braque sur la poitrine pendant qu'un autre policier s'empare de mon bras gauche.

Devant de telles manifestations, quelque offusqué que l'on puisse être, il n'y a qu'à s'incliner. Faisant « cliriclicli », la menotte m'enserme le poignet. Maintenant, il s'agit d'attraper Gérard qui est à l'autre bout du bureau pour l'attacher par le bras gauche à mon bras droit. Le pistolet est rentré et, me tirant par la menotte, le couard s'approche de Gérard qui se défend évidemment. Pendant ce temps, les autres policiers passent les menottes à Moni et à Raymond qui luttent aussi. Nous menons un important chahut.

Il y avait, dans notre coin, fixé au mur à hauteur de tête, un cadre où, sur une affiche, on montrait l'importance du Portugal et des colonies. Dans la bagarre que Gérard soutenait pour éviter les menottes de notre antagoniste, que je tentais dans bien que mal de bousculer aussi, il cogna ce cadre qui tomba sur le sol en faisant grand fracas. Le couard se retourna effrayé en demandant : « qu'est-ce que c'est ? ». Moni lui répond : « C'est le Portugal qui est volé sur sa caisse ! » (sic). Comme Gérard ne se laissait pas faire, le policier lui administre un direct à la mâchoire. Heureusement, bien qu'il voie trente six chandelles, le coup ne lui fait pas mal ; mais « cliriclicli », nous voilà, pour Dieu seul sait pour combien de temps, attachés deux à deux par ce lien d'acier. Satisfaits, les gardiens de l'ordre nous font asseoir à chaque extrémité du bureau après avoir tâté nos poches avec soin pour s'assurer, comme ceux de San Pedro, que nous ne portons pas d'armes.

Derrière la seconde chambre, j'imagine que l'on copiait nos passeports et que l'on préparait un rapport à donner aux policiers espagnols lorsqu'on leur remettrait les nouveaux « prisonniers ».

Mais, quelque satisfaits que ces messieurs aient pu être un instant, jouissant du « triomphe » de nous avoir attachés l'un à l'autre, nous, pensant toujours au sort qui nous attendait si nous rentrions en Espagne, ne cessions de les interpeler pour demander à voir le chef de bureau, de pouvoir nous expliquer avec quelqu'un. Les seules réponses que nous obtenions étaient : « Silence ! Fermez-là » ou bien, toujours en français, « Parlez portugais, je ne comprends pas le français ! ». Notre impatience ne faisait qu'augmenter et, avec elle, qu'on nous en excuse, notre nervosité. A certains moments, nous tentions de nous lever pour nous approcher de la balustrade et parler de plus près à nos interlocuteurs si peu loquaces. Bien que nous fussions attachés, ces mouvements leurs donnaient des craintes et, plusieurs fois, les pistolets réapparurent.

Mais voilà que le train pour l'Espagne s'arrête sur la voie la plus proche du bureau et que nos hôtes détestés tentent de nous y conduire. Tous les quatre, nous voulions bien être mis en prison au Portugal, comptant alors faire agir les influences dont nous espérions l'appui à Lisbonne mais nous étions bien décidés à éviter le retour au pays dont nous sortions. C'est pourquoi, une fois sur le quai où quelques voyageurs paisibles se disposaient à monter en voiture, nous avons opposé une résistance farouche à la marche en avant et que Moni s'est mis à crier de toutes ses forces « Non, pas en Espagne, pas en Espagne. Nous ne sommes pas des criminels, pas en Espagne, pas en Espagne ! ».

Devant une manifestation aussi bruyante, les policiers changent de tactique et nous font rentrer dans le bureau. Entre temps, le couard avait employé le bras libre de Gérard et essayé de lui tordre pour le faire avancer. Mais, d'un effort brusque, Gérard avait pu se dégager ; cet incident avait encore fait baisser ce bellâtre dans notre estime. Nous sommes enchantés en entendant, peu après, le train qui s'en va mais la police a plus d'un tour dans son sac et envoie chercher une petite automobile et nous calme un peu en nous disant que, puisque nous ne prétendons pas retourner en Espagne, on va nous conduire à la « Prison du Christ » au Portugal. Ce n'était qu'un horrible mensonge mais l'espoir est vissé avec une telle force dans l'esprit de l'homme que, sans être sûrs, nous nous disions qu'enfin nous avons peut-être gain de cause.

L'auto était rangée près du trottoir, sur la place devant la gare et, comme il avait beaucoup plu, il y avait une grande flaque d'eau à traverser en venant de ce trottoir. Nous guides nous font évidemment passer de ce côté-là au lieu de nous faire entrer à pieds secs par l'autre porte. Pour se venger, Raymond qui avait un policier à côté de lui se met à trépigner et voilà la brute toute éclaboussée. Bravo Raymond !

A grand peine, nous nous casons tous les quatre dans le fond de la voiture tandis que deux porteurs de pistolets s'asseyent à côté du chauffeur. Nous avons à peine roulé un instant, les phares sont éteints et la voiture s'arrête. Un des hommes descend et va parler à quelqu'un. Il ne nous est pas difficile de nous rendre compte que nous sommes à la barrière frontière et que l'on a éteint les phares pour que nous ne le remarquions pas. On espère ainsi éviter une nouvelle rébellion mais Gérard, s'adressant à l'homme qui vient de rentrer dans l'auto lui dit qu'il n'est qu'un sale menteur. Les autres appuient ses dires en faisant remarquer que ce n'est pas au Portugal qu'on nous conduit mais bien en Espagne, que c'est indigne, etc. Comme nous sommes très serrés et à peu près sur les genoux les uns des autres, il arrive que l'épaule d'un des policiers soit heurtée par hasard. Aussitôt, un pistolet réapparaît, braqué sur nous ! Quelle comédie !

Nous n'avions pas tort de dire que l'on nous trompait. En quelques minutes, tous nos efforts sont annulés. Notre séjour au Portugal est achevé. Il n'a duré que cinq heures. L'auto s'arrête à Fuentes de Oñoros, poste frontière espagnol où l'on nous fait pénétrer dans le bureau de police de la gare. Tous les papiers qui nous concernent sont remis aux policiers espagnols et, après le départ des Portugais, comme à Sans Pedro, comme à Villa Formosa, on nous tâte pour chercher des armes que nous n'avons pas. L'Espagnol auquel nous avons affaire maintenant est très aimable et son auxiliaire aussi. Ils nous demandent si nous n'avons pas faim et nous proposent de dîner avant de nous enfermer pour la nuit. Cette offre est acceptée avec une joie sans pareille. On se souvient peut-être que depuis le petit déjeuner nous n'avions plus rien eu à manger. Comme il était au moins neuf heures et demie du soir et que nous avons fait pas mal de kilomètres, nous étions affamés.

Du restaurant de la gare, une joyeuse soubrette apporte un grand plat de pommes de terre bouillies mélangées à des morceaux de merluche et arrosée d'une généreuse sauce brune. Quelle vue alléchante ! Nos estomacs et nos palais se réjouissent mais, ô tromperie des apparences, le goût de cette mixture est horrible. Malgré cela, nous essayons d'en manger le plus possible, ne sachant quand nous aurons une prochaine occasion de nous restaurer. Je gêne beaucoup Gérard en mangeant de la main droite car son bras gauche doit suivre mes mouvements et quand j'essaie de ne me servir que de la main gauche, cela ne va pas du tout. Une bouteille de vin rouge nous fait un bien appréciable et, ces agapes étant terminées, le seul Espagnol qui nous gardait encore nous prie d'entrer dans un petit réduit on nous serons enfermés pour la nuit.

Nous réclamons à corps et à cri qu'on nous fasse un peu de feu car nous sommes transis, ayant eu les vêtements trempés par la pluie et surtout les pieds gelés par l'eau et le froid. Mais on nous objecte qu'il n'y a ni charbon ni bois et qu'il faut que nous nous contentions de deux couvertures pour quatre. Le réduit qui nous sert de chambre n'a aucune fenêtre mais quelques trous d'aération sont percés dans la porte qui se referme sur nous. Quatre chaises constituent le mobilier. Comme confort pour des gens fatigués, ce n'est pas l'idéal.

Néanmoins, notre moral reste très bon et nous divaguons sur toutes les chances que nous avons d'être rapidement tirés de ce mauvais pas. Nous comptons faire téléphoner le lendemain matin au Consul du Portugal à Barcelone pour qu'il confirme que nos visas sont bien valables. La police portugaise sera bien obligée alors de nous reprendre et de nous laisser partir pour Lisbonne. De quel droit, d'ailleurs, avons-nous été reconduits en Espagne alors que nous nous trouvons en territoire portugais quand on nous a arrêtés ? Nous nous reconfortons aussi en pensant qu'il ne faut pas perdre l'espoir de voir les choses s'arranger quand on n'est pas tout à fait sûr qu'elles tournent mal. Ne resterait-il qu'une chance sur cent, il faut continuer à lutter et à espérer.

Peu à peu, la conversation perd son animation et, Moni, assis à la droite de Raymond, suivant le jeu des menottes, s'endort d'un sommeil réparateur. Les trois autres essaient vainement de trouver une position détendue sur ces chaises de bois mais le sommeil ne vient pas malgré la grande fatigue. L'étroitesse de notre dortoir est telle qu'ayant les jambes horizontalement allongées et la chaise vaguement inclinée en arrière, nous pouvons poser les pieds sur le mur d'en face. Pour quelques minutes, c'est reposant mais seulement pour quelques minutes. Plus tard, nous imaginons que nous serions plus à l'aise couchés tout bonnement sur le sol mais il n'y a pas un espace suffisant pour que nous puissions nous allonger tous les quatre côte à côte et si nous ne nous couchons qu'à deux, ceux des chaises ne sauront où mettre les pieds. Ah ! que les menottes sont ennuyeuses !

Au cours de cette longue nuit, à la lueur d'une lampe de poche, nous remarquons que la serrure est fixée à la porte par l'intérieur ; il nous suffirait de quelques efforts pour enlever les vis et nous échapper. Mais, que devenir, une fois dehors, avec des menottes au bras ! Ces damnés petits instruments sont construits avec une telle précision et faits d'un acier si dur qu'il est absolument impossible de s'en débarrasser. Les heures passent et nous dormons quelques minutes de temps à autre. Peu à peu, le jour transforme l'obscurité absolue de notre cachot en une vague lueur et des bruits de pas se font entendre dans les environs de notre porte mais celle-ci ne s'ouvre pas. Le temps passe. Enfin, vers 10 heures moins le quart, ces messieurs de la police étant installés à leur bureau, on vient nous chercher. Nous avons longuement préparé, pendant la nuit, une histoire fantaisiste de notre traversée en Espagne. En effet, nous nous attendions à être interrogés séparément et nous ne voulions pas dire la vérité afin de ne pas compromettre ceux qui nous avaient aidés. Mais tous nos exercices de mémoire s'avèrent superflus ! Le policier eut l'heureuse idée de nous faire raconter notre aventure sans nous séparer. Grâce à Dieu, dans son bureau il y avait du feu ! Enfin du feu ! Sa douce chaleur nous pénétrait délicieusement pendant que nous nous amusions à conter comment nous avons passé les Pyrénées, sans guide, avons marché beaucoup et arrêté de temps à autres des camions pour arriver à Barcelone où nous avons passé quelques jours. Il fallait recevoir des passeports et obtenir le fameux visa du Consul du Portugal de Barcelone. Selon notre imagination, nous avons logé dans des maisons démolies par les bombardements, au quartier du port. Nous y entrions vers la tombée du jour et en ressortions au matin. Notre interrogateur dactylographiait ce conte à une allure invraisemblable. Il nous vit continuer notre long voyage de Barcelone à Madrid et de Madrid à Salamanque ; à pied ou en auto-stop. Nous n'avons jamais fréquenté personne à part le Consul de Belgique, Monsieur Jottard, et le Consul du Portugal. Nous déjeunions dans des restaurants ou des auberges, suivant le lieu où nous étions et logions dans des granges ou des cavernes ! Après plus de quinze jours de pérégrinations, nous avons franchi, entièrement à pied, les derniers kilomètres qui séparent Salamanque de San Pedro où les douaniers portugais avaient pris possession de nous.

Après ce long récit, notre interrogateur s'acharne de plus en plus sur sa machine à écrire, tandis que nous nous blottissons autour du feu et que, bientôt, on nous enlève les menottes. Les Espagnols semblent vouloir nous traiter avec courtoisie. Comme nous demandions à nous restaurer, l'aimable serveuse d'hier nous apporte une tasse de mauvais café chaud que nous buvons avec délice. Notre geôlier nous fait entendre que nous serions parfaitement en ordre si nous avons un permis de sortie d'Espagne mais malheureusement, ce permis ne peut être délivré que par la « Direccion General de la Seguridad » à Madrid. Et si vous attendiez ici que vos papiers reviennent de là-bas, dit-il, « Vous pourriez attendre peut-être un mois. Je vous conseille d'y aller vous-même. Vous verrez le directeur de la Sûreté et vous aurez votre autorisation immédiatement. Cela prendra deux ou trois jours maximum ». « Vous avez peur qu'on vous emprisonne ! Mais pourquoi ? Il n'y a pas assez à manger en Espagne pour les Espagnols ! Vous comprenez bien que tout ce qu'on souhaite c'est de voir les étrangers quitter le plus vite possible notre territoire. Vous avez peur d'être expédiés dans un camp de concentration ? Mais il n'en est pas question. Justement, deux d'entre nous doivent partir ce soir pour la capitale afin de régler le sort de 300 Juifs allemands qui sont depuis cinq jours dans un train entre le Portugal et nous. Le Portugal ne veut pas les laisser entrer et nous ne pouvons pas les garder ! Il nous faut l'avis de Madrid à leur sujet. Vous pourrez accompagner nos policiers jusqu'à la Seguridad ou bien vous pouvez attendre indéfiniment que vos papiers reviennent. Que choisissez-vous ? ».

Evidemment, la solution qui paraissait la plus rapide est celle qui nous tente le plus et nous décidons d'aller à Madrid. Le train part vers 7 heures du soir. En attendant, nous nous chauffons toujours près du seul feu auquel nous ayons accès et, vers midi, au buffet de la gare, nous pouvons nous mettre quelque chose sous la dent mais la nourriture officielle espagnole n'est pas faite pour satisfaire les jeunes et féroces appétits belges qui tourmentent nos estomacs. Où est le temps des beefsteaks-frites ?

La journée passe lentement. Les policiers nous racontent un tas de mensonges pour nous apprivoiser et nous nous doutons bien qu'ils nous bernent mais que faire devant la force ? On nous avait dit, par exemple le matin, qu'il n'y avait pas moyen de téléphoner de Fuentes de Oñoro à Barcelone parce que la ligne est mauvaise et qu'on n'entendait pas bien à plus de trente kilomètres. Ensuite, cette histoire de nous laisser soi-disant libres d'aller à Madrid ou d'attendre à Fuentes que tout soit en ordre ! Ce n'était qu'un truc pour nous extorquer les quatre fois 32,85 pesetas que coûtaient les billets. Il est évident que les policiers qui nous accompagnaient, nous conduisaient au frais de la princesse et empochèrent notre argent. Cependant, malgré la menace de nous remettre les menottes à la moindre incartade, tous ces maléfactions étaient entourées d'une atmosphère d'aimable camaraderie bien différente de la brutalité des Portugais. Quelques-uns de ceux-ci, entre autre « le Couard » vinrent faire visite à nos geôliers l'après-midi. En nous voyant délivrés des menottes, ils furent tout étonnés. On ne peut pas dire, des regards que nous échangeâmes avec eux, qu'ils furent pleins d'aménité !

Au moment de s'en aller, le Couard dut passer devant moi pour arriver à la porte. J'étais un peu dans son chemin mais, enchanté de cette occasion de lui être désagréable, je ne bougeai évidemment pas. Lorsqu'il fut juste à ma hauteur, je levai la main pour me gratter la joue et le Couard méfiant fit un geste effrayé et se hâta vers la porte.

Le train de sept heures ne partit qu'à huit heures. L'ordre n'est pas encore tout à fait rétabli en Espagne ! Nous nous installâmes dans un de ces immenses wagons de 3^{ème} classe où les banquettes se suivent toutes sans être groupées par compartiments. A quelques rangées derrière nous se trouvaient nos deux accompagnateurs munis de menottes pour le cas où nous aurions essayé de leur fausser compagnie. Vers neuf heures, le train s'arrêta et l'on nous proposa de dîner au buffet qui agrémentait la gare. La nourriture était meilleure qu'à Fuentes et nous nous attardions un peu quand le chef de gare vint nous demander de nous hâter, l'heure du départ ayant sonné.

A notre grande joie, lorsqu'enfin nous montâmes en voiture, le convoi s'ébranla immédiatement. Il n'attendait que nous ! Cette complaisante fantaisie n'était pas propre à réformer nos idées de l'irrégularité des trains espagnols. Le contrôleur de billets, ayant reconnu la qualité de nos policiers, les fit passer dans une voiture de seconde et nous les accompagnâmes évidemment. Il est juste de reconnaître que cette voiture était très confortable ; aussi bonne, peut-on dire, qu'en Belgique. Mais les délices de Capoue ne durèrent pas longtemps. A Medina del Campo, vers minuit, changement de train et attente de deux longues heures puis, à nouveau, voyage dans une très mauvaise voiture de 3^{ème}, pleine de paysans puants. Ce n'est que vers 9 h.30, après plus de douze heures de chemin de fer, que nous arrivâmes à Madrid. Nous avions franchi ... km.

Grâce à Dieu, nos policiers, touchés peut-être de pitié pour des malheureux dont ils savaient très bien le destin lamentable, nous permirent de téléphoner à notre bon ami Max Polchet avant de nous mener à la Sûreté. Nous comptons sur son appui et sur celui de ses amis pour nous aider dans cette pénible situation et nous faire retrouver plus vite la liberté.

Après cette alerte téléphonique, nous continuons notre promenade et, ayant passé le Palais Royal, nous admirons les statues de la place de l'Opéra et gagnons la Puerta del Sol où se trouve la Sûreté. Nous y sommes immédiatement remis à deux policiers en uniforme et porteurs de fusils. S'il nous était resté quelque illusion sur la sincérité de nos accompagnateurs et sur la

véracité de tous les bobards dont ils avaient tenté de nous bourrer le crâne, nos yeux se seraient ouverts à ce moment et nous aurions compris combien notre situation était peu enviable.

Du reste, après quelques interrogatoires au sujet de notre identité, on nous emmène vers le cachot. Un long escalier de pierre descend vers une large galerie souterraine blanchie à la chaux. Au bout de celle-ci, se trouve un carrefour dont nous sommes séparés par une grande grille en fer. Ses gros barreaux sont très impressionnants. Tout cela rappelle la prison classique des films. A l'aide d'une clef immense, on ouvre la porte et nous sommes présentés à un nouveau policier qui, après nous avoir demandé nos noms, nous fouille et nous enlève tout ce qui pourrait servir à se suicider : lames de rasoir et canifs pour s'ouvrir les veines, ceinture pour se pendre et même cravates pour s'étrangler ! Pendant ce temps, la clef a tourné dans la lourde serrure derrière nous

A droite, derrière une grille semblable à celle que nous venons de franchir, se trouve une grande quantité de femmes que l'on entend se disputer. L'aspect de la plupart d'entre elles ne laisse aucun doute sur leur métier. Il paraît que, presque tous les jours, il en descend dans ce cachot toute une maisonnée. Elles n'y font d'habitude qu'un bref séjour mais, néanmoins, cela leur déplaît. En femmes, et en Espagnoles, elles manifestent bruyamment leur dépit.

Au fond et à gauche, par un corridor étroit, nous sommes conduits au cachot des étrangers, voisins de celui des Espagnols. C'est une chambre voûtée dont les 6 mètres sur 4 sont faiblement éclairés par une lampe électrique bien qu'il ne soit que 11 heures du matin. La seule ouverture pour où pourraient entrer l'air et la lumière consiste en une petite fenêtre de 10 cm sur 40 qui est, en même temps au ras de notre voûte et au ras du sol extérieur de sorte qu'il n'y passe rien d'autre que la poussière de la rue.

Nous sommes accueillis dans ce palais par une quinzaine de malheureux de toutes nationalités. Il y a un Roumain, un Bulgare, un Palestinien, un Canadien français, un Allemand, quelques Français et des Polonais. Aussitôt, sachant que nous sommes Belges, on nous demande de raconter nos aventures. Les Français s'offrent de nous donner des conseils. Ils partaient en bateau chez de Gaulle lorsque des contretemps les poussèrent à demander asile dans un port espagnol. Contre toute loi internationale, au lieu de leur permettre d'y séjourner 24 heures et de réparer leurs avaries, on les arrêta immédiatement et leur bateau fut mis sous la surveillance supposée d'une sentinelle ! L'influence de Monsieur Himler, maître des prisons allemandes, et « Réformateur » du droit des gens se fait sentir partout en Espagne depuis la visite qu'il y a faite.

Tout le monde nous demande des cigarettes et comme nous en avons encore quelques unes ramenées du Portugal, nous faisons plusieurs heureux. Il était d'ailleurs bon que l'atmosphère soit saturée de fumée ; cela combattait l'odeur fort peu appétissante qui se dégagait de certain lieu de commodité, situé à peu de distance de notre porte. Comme siège, nous ne disposions que de quatre lits de fer à deux étages disposés le long des murs et d'une pile de paillasses que l'on étalait par terre la nuit.

Vers une heure, distribution du premier repas de la journée. Les prisonniers, formant une file, se présentent un à un au détenteur de la marmite et reçoivent une louche de pois chiches bouillis servie dans une écuelle de fer blanc. On y trouvait parfois aussi quelques petits morceaux de pommes de terre noirâtres. En rentrant à la chambre, nous passons devant un autre homme qui nous donne un petit morceau de pain. Toute cette cérémonie est surveillée par 3 ou 4 policiers en armes grâce auxquels l'ordre est respecté. Quand nous sommes tous rentrés, le cachot des Espagnols se dirige vers la même distributions et, s'il reste quelque fond de marmite quand ils ont été tous servis, les étrangers bénéficient du droit de recevoir ce reliquat. Traitement de grande faveur.

Un des Français avait imaginé un stratagème merveilleux : il passait une première fois à la distribution vêtu de sa combinaison kaki d'aviateur, se dépêchait de porter son écuelle sous un lit dans notre cachot et se représentait en pullover blanc au distributeur qui, ne le reconnaissant pas, lui donnait une seconde ration qu'il partageait avec le plus affamé de ses copains.

Le soir, à 7 heures, second et dernier repas de la journée. Exactement les mêmes pois chiches mais plus de petit morceau de pain. Il faut tenir, l'estomac creux jusqu'au lendemain à midi. Si les mâchoires ne peuvent travailler, cela n'empêche pas l'activité des langues. Nous nous lançons dans des conversations animées, quelques fois interrompues par l'intrusion d'un Espagnol du cachot voisin qui vient essayer de vendre des briquets ou des cigarettes à des prix exorbitants.

Vers 9 ou 10 heures, on décidait de se coucher et, après avoir balayé le ciment qui recouvrait notre sol, on y installait, côte à côte, tous les matelas. Comme nous étions une dizaine à loger par terre, il fallait disposer les places avec art et même quatre ou cinq d'entre nous devaient être couchés à moitié sous un lit. Quand tout le monde était prêt, on éteignait la lampe. C'était aussi un privilège. Peu à peu le silence s'établissait chez nous mais, du cachot des femmes, s'élevait presque chaque soir une mélodie triste qu'une fille chantait à tue-tête.

Si le policier de garde était méfiant, il fermait à clef la grille de notre cachot mais il arrivait que l'un ou l'autre d'entre nous soit obligé de se lever. S'approchant des barreaux, il criait : « Guardiâââ, guardiâââ ... » pour que l'homme vienne avec ses clefs. Comme c'était désagréable d'être réveillés par ces appels lugubres, résonnant dans le silence de la nuit sur les voûtes de notre cachot et les murs nus des corridors !

Le matin, nous restions couchés le plus longtemps possible, puisqu'il n'y avait quand même rien à faire jusqu'au déjeuner. Les anciens nous racontaient les histoires de ce triste royaume et, entre autres, on nous montra la cellule d'où, quelques jours auparavant, l'ex-président Companys avait été emmené pour être fusillé. On nous racontait avec quel manque d'humanité était traité un des prisonniers espagnols qui se mourrait de faim dans le cachot voisin, souffrant d'une maladie d'estomac et que l'on n'envoyait pas à l'hôpital.

On nous racontait comment il fallait faire pour tuer les poux que l'on pouvait trouver dans son linge ou sur soi. Gérard et moi n'en avons jamais vu ni eu. Un des marins français se déshabillant et furetant dans son linge découvrait chaque soir quelque gibier. La première fois, nous nous précipitâmes, comme des enfants curieux pour voir les vilaines petites bêtes, mais bientôt, ce ne fut plus nécessaire d'aller chez le voisin. Nous avons nos « propres » poux. La faune du cachot comptait encore parmi ses représentants les plus nombreux la punaise. Elle se développait particulièrement autour du lit d'un Roumain et se promenait sur le mur jauni à la chaux. Quand il apercevait l'animal, d'un coup de pouce le Roumain l'aplatissait sur le mur et son lit était tout entouré de taches brunâtres, trophées dont il était presque aussi fier que si cela avait été une collection de massacres de gros gibier. Quelque uns de nos malheureux camarades vivaient dans ce souterrain depuis plusieurs semaines et lavant eux-mêmes leur linge au robinet du lavabo le faisaient sécher sur des ficelles qu'ils parvenaient à installer dans leur coin. Cela augmentait encore l'aspect pitoyable de notre taudis. Le manque d'air, de lumière et de nourriture leur donnait à tous une mine affreuse.

Quant à moi, à la suite de tout le froid que nous avons eu le soir et le lendemain de notre passage si rapide au Portugal, et à cause de toute la poussière qu'il fallait respirer dans notre trou, j'attrapai une inflammation assez violente de la gorge. Dès le jeudi soir, j'avais de la fièvre, bien que ne jouissions de l'hospitalité de la Direction General de la Seguridad que depuis mardi matin. Le vendredi, je ne pouvais presque plus manger tant ma gorge était douloureuse. Mes amis demandent au garde de faire venir le médecin mais nous ne sommes que des prisonniers ! Un Français est malade aussi. Il a 39° de fièvre vers midi. Nous sommes tous les deux assez mal en point et, vers le soir, les gardiens, qui finissent par s'en rendre compte, alertent le docteur. Il ne nous ausculte pas, mais ayant pris notre pouls, déclare, d'après nos dires que le Français a la grippe et que j'ai une angine. Le lendemain, samedi, nous serons expédiés à l'hôpital. Les autres, c'est-à-dire Gérard, Raymond, Moni reçoivent ce même samedi l'ordre de se préparer à partir. On ne nous dit pas où ils seront emmenés mais, d'après l'heure à laquelle ils s'en vont et d'après ce que nous avait annoncé Monsieur Spaye, le camp de concentration de Miranda de Ebro sera le terme de leur voyage.

Le Samedi 23 novembre, dans l'odieuse cave sans air ni lumière, tout à coup, un remue-ménage me réveille. « Le temps passe si bien quand on dort. » Deux gardes sont là, qui appellent les noms de ceux qui partent pour le camp de concentration. Les élus jubilent parce que n'importe quel sort leur paraît préférable à la vie dans cet ignoble réduit où ils pourrissent, rongés par la vermine et peu à peu meurent de faim, cependant, la perspective de se voir interner pour Dieu sait combien de temps dans un camp de concentration n'a rien de réjouissant, mais qu'importe, ils vont sortir, sortir et revoir la lumière du jour. Au milieu des autres noms, Raymond, Moni, Pierre et moi entendons écorcher les nôtres par les gardiens qui savent à peine lire. Pierre souffre depuis deux jours d'une angine qui l'empêche de manger quoique ce soit et lui donne une très forte fièvre. Le docteur de la prison que l'on a réussi à faire venir ; chose merveilleuse puisque ordinairement il ne descend dans la cave des prisonniers que lorsqu'ils sont mourants ou déjà morts ; ordonne qu'on le transporte à l'hôpital, et ce, après lui avoir tâté le pouls pour tout examen.

Je dois donc quitter Pierre car il ne peut nous suivre à Miranda et j'en suis très ennuyé parce que je me demande comment il sera soigné ou plutôt, je le sais trop bien Heureusement, un lieutenant observateur français, également malade mais moins accablé que Pierre a promis de l'aider. Le gardien en chef nous rend les objets que le règlement de la prison n'autorisait pas que nous conservions sur nous ; canifs, paires de ciseaux, ceintures, cravates, etc, et toute la bande des heureux sortant est dirigée vers l'extérieur. Outre nous trois, huit Polonais, deux Argentins et un Roumain composaient le convoi. A la gare, on nous fit descendre du panier à salade qui nous avait menés, pour nous enfourner dans un petit cachot en attendant l'heure du train. Comme nous étions morts de faim, les policiers qui nous gardaient ont fait chercher au buffet de la gare, les vivres que nous demandions. Réduite en francs français, la somme que chacun de nous trois avait à payer, était environ de 90 francs. Nous n'avons eu que quelques sandwiches et des bananes.....Quelle exploitation scandaleuse, mais nous aurions encore passé par des exigences plus dures s'il avait fallu, tant nous avions faim. Depuis cinq jours, nous étions au régime des pois chiches, c'est tout dire.

On nous attacha deux par deux avec des menottes pour nous conduire du cachot au train. Les policiers se doutaient de notre envie de leur glisser entre les doigts et ils prenaient leurs précautions. Dans le train s'était une sensation bizarre de sentir les regards des voyageurs braqués sur nous comme sur des criminels. Une fois le train en route par une de ces finesses comme seuls peuvent en avoir des policiers espagnols ils nous ôtèrent les menottes et nous attachèrent deux par deux avec des fils de fer qui nous prenaient aux chevilles. Evidemment, nous n'avons rien trouvé de mieux que de leur demander tour à tour, toutes les cinq minutes, de nous retirer..... Alors un policier devait se plier en deux pour défaire les attaches, puis, un instant après, devait recommencer cet exercice d'assouplissement pour nous rattacher.

L'Administration est bien la même dans tous les pays ; elle s'arrange à compliquer à plaisir ce qui pourrait être réglé de la façon la simple. Voyez : les prisonniers qui sont transférés de la « Direccion General de la Seguridad » dans un camps de concentration, passe de l'Autorité civile à l'autorité militaire. Nous devons donc être remis entre les mains de cette dernière. Or, le commandant militaire de la région dans laquelle se trouve Miranda, réside à Irun. Comme la ligne de chemins de fer Madrid-Irun passe par Miranda, il eût été logique de nous conduire directement au camp et d'envoyer nos papiers à Irun pour y régler les formalités. C'était trop facile...Vers 9 heure et demie du matin, nous passions en vue du camp et, à 2 heures seulement, nous descendîmes à Irun pour y être remis à l'autorité militaire. Celle-ci, pleine d'attentions...nous garda quelques jours dans la prison de l'endroit avant de nous envoyer à Miranda !

Au cours du voyage, nous avons glissé en catimini, dans nos chaussettes et souliers, nos canifs, briquets, lames de rasoir, boussoles enfin, tout ce que nous pensions que le chef de la prison d'Irun nous prendrait, car sa réputation était celle d'un homme qui soustrait aux prisonniers tout ce qu'il trouve à son goût. Le commerce des petits objets est très lucratif. A Irun, un genre de commissaire de police prit livraison de nous, nous interrogea, et, pour la troisième fois, il

nous fallut répéter les sornettes dont nous avons déjà bourré les oreilles de ceux qui nous avaient questionnés précédemment. Il fallait même dire jusqu'au prénom de son père et de sa mère. Après quoi, on nous emmena à la prison.

C'était un bâtiment carré, en briques rouges, tout bardé de grilles, des sentinelles gardaient les abords. On nous enfourna tous dans le bureau du sergent et celui-ci nous fit débiter, un à un, pour la quatrième fois, nos noms, prénoms, etc. puis nous fouilla. Un Polonais passa le premier et, oh horreur, nous vîmes que le sergent lui tâtait les chevilles et glissait un doigt dans ses souliers !... et Raymond, Moni et moi qui avons tout un arsenal là-dedans. En vitesse, derrière le rideau que formait notre troupe autour du bureau, canifs, boussoles, etc. sortirent des chaussettes ; ce qui était au bord des souliers fut glissés sous les pieds, mon briquet en porte encore la trace, et les canifs furent passés à ceux qui sortaient de la fouille. N'ayant pas pu faire suivre le même chemin à ma boussole, je la glissai dans une poche de mon gilet, espérant qu'elle échapperait. Lorsque mon tour vint, je l'exhibai froidement et la posai sur le bureau du sergent de mon air le plus naturel. Celui-ci la regarda d'un œil paternel, il la prit pour une boîte et me la remit. En agissant ainsi, le sergent ne s'empara que de quelques lames de rasoir qu'un Polonais avait mal dissimulées.

En montant l'escalier qui nous conduisait à notre cellule, chacun de nous avait au fond de son cœur un sentiment de satisfaction d'avoir une fois de plus, roulé un de ces Espagnols qui nous retenaient prisonniers à l'encontre de toutes les lois internationales. Notre seul délit en effet, était d'avoir pénétré en Espagne sans visas. On pouvait donc nous expulser, mais pas nous garder prisonnier. L'étage de la prison se composait d'un corridor bordé, de chaque côté, par des cellules. Quelques horribles petits vauriens, en guenilles, presque tous condamnés pour vol, traînaient là-haut. Ces sympathiques garçons nous accueillirent avec des regards hostiles parce que les étrangers qui avaient passé avant nous, ayant eu à se plaindre d'eux les avaient rossés. Peu nous importait du reste, leur manque de courtoisie, parce que nous n'étions pas disposés à frayer avec eux.

On nous enfourna avec les Polonais, dans la première cellule de gauche, celle réservée aux criminels, sans doute, parce qu'elle était munie d'une double protection de barreaux. Les deux Argentins et le Roumain étaient logés à côté. Comme literie, nous disposions de quelques planches sur des tréteaux que nos prédécesseurs étaient parvenus à rassembler je ne sais comment, la prison n'offrant à ses hôtes que son plancher pour dormir. A Madrid nous avions des matelas, mais pas d'air, ici, c'était l'inverse, nous avions de l'air et la lumière du soleil mais pas de literie. Un point commun cependant ; des poux et des punaises.

Les petits brigands nous proposèrent à chacun, de nous donner des paillasses et couvertures à raison de deux pesetas par nuit. Ces malheureux les avaient fait venir de l'extérieur pour gagner quelques sous en les louant aux étrangers. Mais évidemment notre première idée fut qu'ils avaient réunis toutes les literies de la prison dans leur cellule et qu'ils comptaient nous faire payer ce à quoi nous avons droit. Par conséquent nos premiers mots pour les tancer vertement ; excellent début ! Après, lorsque nous eûmes réalisé que cette prison n'accordait même pas une couverture aux détenus, nous passâmes par les exigences de ces petits vagabonds, et les planches sur les tréteaux furent recouvertes par des matelas placés dans le sens de la longueur, en deux files parce qu'il n'y avait pas assez pour les mettre dans le sens normal. De sorte que chacun ne disposait pour s'étendre que d'une longueur égale à deux largeurs de matelas, ce qui forçait nos pieds à dépasser dans le vide. Nous tâchions de les ramener sur les matelas pour dormir, mais alors les voisins étaient furieux parce que nos genoux les gênaient tant nous étions coincés les uns sur les autres pour pouvoir tous se caser sur ce lit improvisé.

Tous les volontaires qui voulaient continuer la lutte contre l'envahisseur de leur pays et qui ont échoué à Miranda pour être logés gratuitement par les Espagnols reconnaissants de ce que l'on ait recueilli et hébergé des milliers de leurs nationaux pendant la guerre civile, ont rempli les murs d'inscriptions et de dessins. Les Polonais s'étaient en de longues tirades imprononçables en **oxy eten cxa**. Les Français, en mots spirituels accompagnés de « vive de Gaulle » ! Quant à

nous, pour nous donner du cœur et en donner aux autres pilotes belges qui passeraient peut-être dans cette cellule, Raymond, grimpant sur un tréteau dessina les insignes de nos escadrilles l'aigle et la feuille de houx, avec leurs devises belliqueuses. Leur vue ravivait en nous l'amour de notre métier et les souvenirs de tous les bons vols que nous avons faits. Nous nous surprenions à parler de pilotage, à « expliquer le coup » comme disent les anciens, comme si la veille encore nous avions fait une mission. Comme l'un de nous faisait cette réflexion "Ma mère si tu voyais ton fils !... Cela nous fit penser, au milieu des rires que cette phrase provoqua, à ajouter sur le mur le dessin d'une carte postale adressée à Monsieur et Madame X rue de la Liberté Provisoire à Bruxelles et ayant comme texte : « Chers parents, nous sommes en toute "sécurité" et signé Sosthène, surnom par lequel nous désignions le guide qui nous avait amenés par la montagne. Ce n'était peut-être pas très malin, mais cela faisait passer le temps, les jours étaient si longs.

Le matin vers 9 heures on nous apportait un peu de liquide brun que certains appelaient café, après quoi nous nous recouchions ou commencions une partie de poker (payable à Londres). A une heure, nous recevions un petit morceau de pain avec les inévitables pois chiches accompagné parfois d'un peu de pommes de terre. Ces mets délicats nous étaient servis, à Raymond, Moni et moi, dans une lèche-frite que nous avons découverte dans un coin et réussi plus ou moins à nettoyer, parce que la prison, tout comme elle ne donne pas de literie, ne fournit non plus ni cuiller ni assiette, de sorte que ceux qui n'ont pas trouvé de boîtes à conserves vides ou autres ustensiles du même genre, n'ont qu'à ce passer de manger s'ils ne peuvent emprunter ceux des autres quand ils ont fini. Moni avait une cuiller que nous nous passions tour à tour c'était un spectacle comique de nous voir tous les trois autour de la lèche-frite guettant si celui qui avait la cuiller ne prenait pas trop. A 6 heures, même menu qu'à une heure, moins le pain.

Quand nous ne jouions pas au poker, nous nous mettions à la fenêtre pour nous chauffer au soleil qui était magnifique en ces jours mais faiblissait déjà devant l'hiver. La nuit il gelait et les prairies que l'on apercevait de la fenêtre, apparaissaient toutes couvertes de givre. Enfin, le 26 au soir, le sergent vint nous prévenir d'être prêts pour 7 heures car nous partions pour Miranda. Sous bonne escorte nous fûmes menés au train où 4 gendarmes prirent soin de nous. Ils ne nous mirent pas les menottes.

Au cours du voyage, Raymond pour manger un morceau de pain que nous avons reçu, commisit l'imprudence de sortir son canif qu'il avait pu sauver jusqu'à présent. C'était un joli petit canif d'argent qui attira évidemment les regards d'un gendarme qui, aussitôt voulu s'en emparer. Mais Raymond ne l'entendait pas de cette oreille. Il refusa de le donner. Le gendarme furieux s'avança pour le lui prendre de force et Raymond qui était près de la fenêtre lui dit « je ne l'ai plus, mais vous non plus » ! Et il le glissa dans le creux de la portière par où on fait descendre la vitre. Ce geste rapide décontenança l'homme qui espérait s'approprier un si joli objet. Il retourna dans le couloir,

pour réfléchir à ce qu'il pourrait faire pour se venger, demanda conseil à un de ses collègues, puis ensemble ils trouvèrent. Et triomphant celui qui avait vu le petit canif lui glisser sous le nez, vint mettre autour des poignets de Raymond un assemblage de fils de laiton. C'était une paire de menottes probablement à la mode du temps de Charles Quint ; les gendarmes n'en possèdent pas d'aussi belles que les policiers. Comme représailles, c'était génial, mais que voulez-vous, chacun fait ce qu'il peut ! A deux heures nous étions à Miranda et avant de descendre du train nos gardiens ôtèrent les menottes de Raymond, puis nous acheminèrent vers le camp qui est situé tout près de la gare.

LE CAMP

Après avoir marché trois minutes, nous aperçûmes un portique sur le quel est écrit trois fois le nom de Franco avec des points d'exclamations à l'envers et à l'endroit, à la mode espagnole et, près de celui-ci, une guérite avec des sentinelles. Passé le portique, nous avançons dans un chemin bordé à droite par une petite maison réservée au Capitaine et aux Officiers qui commandent le camp et, à gauche, par quelques baraques où logent les soldats. Une grille, et nous pénétrons dans le camp proprement dit.

Sur un grand bâtiment à droite, il est écrit « Almacen » c'est l'entrepôt. Près de lui, un peu en retrait, une cantine offre quelques misérables produits à un prix majoré de 20 à 60% sur ceux de la ville de Miranda. A gauche, s'étend une esplanade carrée de d'environ 80 mètres de côté et qui est dominée par une petite construction isolée; un balcon auquel grimpent deux escaliers, un de chaque côté. Devant celui-ci flotte le drapeau sang et or au sommet d'un mât. Le chemin qui relie le portique et la grille est prolongé par une large avenue qui va tout droit jusqu'au bout du camp où se trouve la fontaine à laquelle les hommes peuvent prendre l'eau dont ils ont besoin. Ce nom de fontaine s'applique à deux robinets qui laissent couler un mince filet d'eau dans une auge en béton. Cette avenue est bordée par deux rangées de baraques blanches aux tuiles rouges, d'une cinquantaine de mètres de long et d'une dizaine de large. A gauche, elles sont perpendiculaires à l'avenue ; à droite, elles sont parallèles. Le camp a, dans toute sa longueur, un peu moins de trois cents mètres. Sa largeur peut atteindre cent cinquante à deux cents mètres. Il renferme habituellement six cents prisonniers dont une moyenne de deux cents étrangers.

Lorsque notre troupeau passa la grille, des Français prisonniers, curieux de voir les nouveaux, vinrent tourner autour de nous et la première chose qu'ils nous dirent fut ; "Méfiez-vous du type à la casquette verte, c'est une sale brute ». Nous primes note mentalement de nous tenir à carreau avec quiconque aurait le chef coiffé de vert. Pendant ce temps, nous étions arrivés à une baraque et placés sur deux rangs ; un sergent nous fouillait un à un, il examinait même nos portefeuilles. Il ne prit rien à mes camarades mais cette fois-ci, je ne réussis pas à dissimuler un gros canif suisse que, à Irun, j'avais pu passer clandestinement à quelqu'un qui sortait de la fouille et le sergent ayant senti un corps dur en me tâtant, je me le vis subtiliser de même qu'un ravissant petit atlas de poche parce qu'il contenait une carte d'Espagne ! On m'assura que les deux objets me seraient rendus à la sortie du camp. Il est inutile de dire que je ne les ai plus revus. Le sergent nous fit ensuite passer un à un dans un petit bureau où on inscrivit nos noms sur des fiches. C'était la cinquième fois que nous répétions notre petit boniment, mais cette fois nous y ajoutâmes une qualité d'officier de réserve pour pouvoir passer dans la compagnie des officiers où l'on est moins maltraité que dans les compagnies de travailleurs et où l'on ne vous coupe pas les cheveux comme à tous les autres prisonniers.

Vu que nous ne pouvions fournir aucun document prouvant notre qualité d'officiers, ce que nous redoutions arriva ; malgré nos protestations énergiques disant que le consul le certifierait, nous fûmes portés à l'effectif de la 3^{ème} compagnie et on nous rasa la tête ! Nous étions furieux, nous ragions à blanc, mais il n'y a qu'à s'incliner devant la force. C'est une chose horrible de sentir le froid d'une tondeuse sur votre crâne et après, lorsque on se passe la main sur la tête, les petits bouts de poil qui restent, donnent l'impression d'une brosse. Comme le seigneur m'avait octroyé une chevelure assez abondante, je pris immédiatement froid. Ensuite, nous dûmes passer dans un local dégoûtant rempli dans son milieu par une table infecte sur laquelle il y avait des fioles et des seringues répugnantes. Devant la table, deux êtres crasseux qui se croyaient infirmiers devaient nous vacciner contre le typhus et la petite vérole. Heureusement ces vaccinations ne nous donnèrent ni phlegmons, ni autre inconvénient du même genre, comme cela s'est produit plusieurs fois dans cette porcherie. Ces tribulations terminées, on nous donna, à l'Almacen, une cuiller, une assiette de métal, deux couvertures, un calot, une veste et un pantalon de toile grise avec un "P" imprimé en noir. C'était notre nouvelle tenue...

Notre arrivée à la baraque de la troisième compagnie provoqua des protestations parce que ses occupants s'estimaient à juste titre déjà beaucoup trop serrés. Toutes les baraques des deux rangées situées à gauche, quand on pénètre dans le camp, servent à l'habitation et sont aménagées d'une façon identique. Le sol en est recouvert d'un plancher haut d'une dizaine de centimètres et séparé en deux parties par un couloir. Des poutres soutiennent de chaque côté un deuxième plancher à deux mètres de haut environ. Pour y monter, on a cloué des morceaux de bois sur les poutres et cela sert d'escalier. Les hommes dorment à même le bois parce que les Espagnols n'estiment pas devoir leur fournir ne fût-ce qu'une paille ! Comme il y a toujours partout des débrouillards, certains sont parvenus à en faire venir de l'extérieur ou à en voler une à gauche ou à droite. Un allemand construisait aussi des « lits » pour une quinzaine de pesetas, lorsqu'il parvenait à chiper le bois nécessaire

pour leur fabrication. Il effectuait des rondes d'approvisionnement la nuit au risque, s'il était pris, de valser au "calabeso"

(prison), le camp en possédait une et de recevoir des coups de bâton sur tout le corps, et même dans la figure, comme c'est la coutume à Miranda.

Par lit, cet allemand entendait un rectangle de bois sur lequel il tendait une couverture et juchait le tout sur quatre petites planches qui servaient de pied. Cela formait un ensemble branlant sur lequel on devait s'étendre avec précaution si on ne voulait pas le voir s'effondrer. Grâce à l'ingéniosité de cet homme, ceux qui avaient pu disposer de 15 pesetas s'imaginaient jouir d'un grand confort.

Comme nous sortions du repaire à poux où on nous avait indiqué la place que nous occuperions, un individu très aimable, avec un fort accent wallon, vint nous dire bonjour et se présenta sous le nom de Charlier. Il se disait Commandant aviateur belge. Une balafre lui descendait de la lèvre gauche vers le menton. Aussitôt, nous reconnûmes qu'il était l'individu dont nous avait parlé le Consul belge à Barcelone. Le consul nous avait dit que si nous le rencontrions quelque part, il fallait absolument nous méfier de lui. Appliquant la convention, que nous avions prise entre nous, de ne dire à personne notre qualité de pilote parce que nous craignions que ce ne fût un motif suffisant pour nous empêcher de sortir du camp avant la fin de la guerre, nous répondîmes, à ses questions, que nous avions fait la campagne, Moni au 12^{ème} de Ligne, Raymond aux Guides et moi au 2^{ème} Lanciers. Nous avons choisi ces régiments, Raymond et moi, parce qu'un de nos frères y avait servi comme sous-lieutenant de réserve et, au cas où la Gestapo ferait une enquête, cela passerait peut-être. Au colonel S. et au Capitaine aviateur L., internés eux aussi au camp et qui étaient les seuls Belges que nous connaissions, nous avons communiqué notre changement d'armes avec la raison que nous indiquions, afin qu'ils ne fassent pas d'impair.

Mais Charlier, comme nous n'avions pas un centime, nous prêta quelques pesetas pour acheter des « bocadillos » (sandwiches) à la cantine parce que nous avions si faim. Non content de cela, il nous installa à côté de lui dans la baraque des sous-officiers où il n'y avait déjà plus de place. Il y logeait car chez les officiers s'était comble. Il fit apporter un lit par l'Allemand, on découvrit un matelas de caoutchouc et un hamac : nous étions installés tous les trois. Grâce à lui, nous pûmes ainsi passer les premières nuits à moitié normalement. Nous eûmes cependant un froid horrible parce que Miranda se trouve sur un plateau élevé et a un climat très continental. L'hiver y est rigoureux malgré sa latitude qui correspond à celle de Rome. Quant à l'été, il y est, paraît-il, torride.

Le Consul belge à Bilbao, qui avait annoncé sa visite pour le lendemain de notre arrivée, mit dix jours avant de venir. Nous l'attendions impatiemment parce qu'il devait apporter quelques subsides pour ses compatriotes prisonniers et certifier notre qualité d'officier pour nous faire admettre dans la compagnie des officiers.

Sans argent, le camp est vraiment intenable. Je crois avoir déjà dit que nous ne possédions pas un centime espagnol. Par contre, nous avons 20 dollars. En Espagne, à la Bourse noire, cela représentait environ 500 pesetas et ce n'était pas facile à échanger dans le camp. Il nous fallait attendre quelques jours pour repérer le juif qui pourrait nous monnayer cela. Le camp en était rempli et plusieurs d'entre eux étaient excessivement riches. En attendant, comme il fallait absolument assouvir la faim atroce que les pois chiches et la soupe ne parvenaient pas à calmer, il nous fallait acheter quelques vivres à la cantine et ce que pouvait nous donner Charlier était nettement en-dessous de notre appétit. Le colonel vivait comme un miséreux et disait ne pas pouvoir nous prêter quelques sous jusqu'à l'arrivée du consul. Quant à L. qui s'était fait l'ami d'un juif belge se faisant passer pour un officier, il sortait tous les soirs en ville avec son camarade. (Les officiers avaient une carte de sortie permanente ; il était entendu qu'ils ne profiteraient pas de cette latitude pour s'enfuir). Ace moment on vendait encore des pains de 1 kg en ville et nous estimions que c'était ce qui nous nourrirait le mieux au meilleur prix. Comme nous demandions à L. de nous en apporter, il nous répondit : « c'est trop encombrant ». Comme exemple de solidarité, on ne trouve pas mieux ! Mais je ne crois pas que L. ait fait cela par

méchanceté ; c'est plutôt parce qu'il est un peu fou et qu'il nous considérait comme quantité négligeable, nous ayant connu comme sergent alors que lui était capitaine. Ce n'est pas pour rien qu'à l'aérodrome de Nivelles, quand il passait près d'un groupe de pilotes, on criait « zot ». Bref, tout ceci pour dire que dans notre situation difficile, notre seule aide était le pseudo commandant aviateur Charlier.

C'est encore lui qui vint nous tirer de la corvée patates le premier jour. Vous verrez comment dans ces quelques lignes. A chaque compagnie est dévolue une corvée. A la 1^{ère}, par exemple, les hommes, deux par deux, en longue file vont remplir, à la carrière toute proche, des petits paniers qu'ils reviennent ensuite déverser au camp pour entretenir les chemins. La compagnie des « destinés » comprend tous ceux qui ont une affectation spéciale : les cuisiniers, les coiffeurs et les « cuarteros » (on désigne ainsi les hommes chargés de balayer, deux fois par jour, les baraques), ceux qui doivent emmener les détritiques que le cuarterero a amené à la porte, ceux qui doivent entretenir la propreté d'autres lieux, etc. Une autre compagnie groupe les musiciens. La troisième épluche les pommes de terre pour tout le camp. Cela lui prend toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi.

Le matin, le réveil sonne vers 8 h. 30. Les hommes sortent alors munis de leurs assiettes pour recevoir la soupe et se placent en trois files, face aux chaudrons disposés près de la fontaine. Environ une demi-heure après, on sonne le rassemblement pour la « bandera » (drapeau). Les compagnies se forment alors en rangs par quatre devant leur baraque sous la surveillance de leur « cabo », leur chef qui est aussi un prisonnier. Alors, la fanfare – rappelez-vous qu'il y a une compagnie de musiciens – placée près du drapeau, exécute une marche militaire et les compagnies viennent dans la cour carrée, se placer face au balcon. L'officier de garde et le sergent s'amènent, y montent et, au son de l'air national, le drapeau est hissé. Pendant ce temps, les hommes au garde à vous doivent lever le bras. Chaque « cabo » fait ensuite l'appel de sa compagnie et lorsqu'il en a rendu compte au sergent de semaine, il la conduit à la corvée. La troisième aboutissait en rang dans une baraque dont le couloir était rempli par les pommes de terre à peler. Le premier jour, nous fûmes assez sots pour nous y laisser mener et nous dûmes éplucher ces pommes de terre atrocement froides qui nous glaçaient les mains. Nous y étions à peine depuis dix minutes que Charlier vint prévenir celui qui surveillait que l'officier de garde nous appelait. Personne ne nous appelait mais il avait fait cela par amabilité. Nous eûmes soin de nous cacher pour le restant de la matinée et, couchés sur ce qui nous servait de lit, nous lui posâmes quelques questions pour nous faire une opinion sur sa personne. Comme il se disait commandant aviateur, nous mîmes le sujet sur la guerre, et après ses deux premières phrases, nous savions qu'il n'avait jamais fait partie de l'aviation belge. Il disait avoir fait la campagne avec une escadrille de Bruxelles qui avait des « Hurricanes » ! Or, il n'y a jamais eu de Hurricanes qu'à Schaffen. Premier doute sur l'individu. Alors Moni, avec un sourire en coin, lui demanda combien de mitrailleuses avaient ces avions. Sans sourciller, il répondit 4. Chacun sait que les Hurricanes en ont huit. Mais où nous eûmes grand peine à ne pas rire, c'est lorsqu'il nous dit être issu de la 75^{ème} promotion. Par un hasard extraordinaire c'est justement la nôtre. Ce n'est donc pas un aviateur belge. Restait à savoir s'il était réellement pilote parce qu'il nous raconta avoir vécu longtemps en Amérique où il était essayeur à la maison Curtiss. Il parlait l'anglais très couramment et s'était fait inscrire à Miranda comme sujet des Etats-Unis, sous le nom de Scott. Mais son titre d'essayeur croula comme son grade de commandant lorsque je lui demandai par quelle manœuvre on sortait de vrille. Il commença à bredouiller une histoire ridicule puis partit dans une violente quinte de toux pour changer le sujet de la conversation. Il est cependant si simple de sortir de vrille ; c'est en remettant le palonnier au neutre et en rendant la main et pas en toussant qu'on en sort. Mais Charlier est encore en vrille parce qu'il l'ignore. Nous savions donc que cet homme qui se faisait passer pour aviateur ne l'était pas. Le cas n'est pas rare ; un médecin militaire polonais, naturalisé français que nous avons rencontré à Barcelone se faisait aussi passer pour pilote parce qu'il pensait ainsi trouver plus d'aide pour arriver en Angleterre. Peut-être Charlier faisait-il de même.

Nous n'en sûmes pas plus long car un clairon sonnait le repas de midi. De nouveau les mêmes files pour recevoir, cette fois-ci, de la soupe, quelques pommes de terre et des pois chiches avec

un morceau de pain. On ne recevait celui-ci qu'à midi. Ce fut l'unique menu de tous nos repas pendant deux mois.

Vers deux heures, le travail reprenait. Plus avisés cette fois, nous nous abstinmes cette fois de nous placer dans les rangs pour éviter que l'on ne prenne l'habitude de nous voir au travail. Un bon pli doit se prendre dès le début ... Et le troupeau retourna sans nous se geler les doigts aux patates. Cachés comme le matin dans la baraque des sous-officiers, nous ne courions aucun risque parce que celle-ci, contrairement aux autres, n'était pas vide aux heures de travail. Les sous-officiers étant dispensés de corvées, les sergents n'y faisaient jamais de contrôle.

A cinq heures, on descendait le drapeau. Comme le matin, la trompette pour le rassemblement, la fanfare et les hommes rangés devant le balcon où sont peintes les armes de l'Espagne avec leur devise « Una, Grande, Libre ». Sur un signe de l'officier, la musique s'élanche en des roulements rythmés. C'est la marche du tiercio. Puis vient la marche des Requet... toujours à grand renfort de roulements de tambour, clairon, trompette, hautbois, trombone à coulisse. L'hommage à cette faction politique terminé, vient le tour de la Phalange, autre parti politique important. Son hymne commence comme la chanson « Nous sommes les gars de la Marine » mais il quitte très vite ces notes symboliques pour nous assourdir par un bruit terrible où les appels stridents des trompettes répondent aux grosses caisses ; une cacophonie digne de la fanfare de Zellick. Ce bruit enfin calmé, commence l'air national et tous les auditeurs doivent lever le bras comme pour un exercice de gymnastique, pendant que le drapeau descend le long de sa hampe. Pour l'intérêt de la cérémonie, au moins une fois sur dix, il se passait un incident, grotesque. Un soir, alors que nous avions le bras mollement étendu vers l'avant en attendant que le drapeau soit descendu et l'hymne national terminé, nous vîmes avec étonnement le drapeau rester en haut de son mât. A son pied, un homme s'agitait et tirait sur la corde. Vains efforts. Celle-ci tombée de sa roulette était coincée. Alors, tandis que la fanfare reprenait sans fin l'air national, on vit un homme se hisser péniblement le long de la hampe pour atteindre la roulette défectueuse. Il arriva bientôt à hauteur de l'officier de garde qui, sur son balcon, était figé dans un salut impressionnant et, lachant la hampe d'une main, il tâchait d'atteindre la roulette. C'était tout à fait comique à voir, ce singe accroché comme à un mât de cocagne, tendant tous ses efforts vers cette roulette récalcitrante et cela, juste devant le lieutenant au garde à vous. On aurait payé sa place.

Une autre fois, le vent avait enroulé le drapeau autour d'un des ... et chaque fois que l'homme qui était à nouveau grimpé au mât réussissait à le dérouler d'un tour, un coup de vent défaisait son travail. Excédé, l'officier, tout en saluant, l'enguirlandait. Il fit signe machinalement à la musique de s'arrêter et pour mâter le drapeau récalcitrant on dut faire venir une échelle. Ces scènes ridicules nous distrayaient un peu. Elles s'accordaient parfaitement à l'idée d'unité et de grandeur de ce pays où les hymnes de factions politiques sont jouées au même titre que l'air national pour un salut au drapeau. Quant au 3^{ème} point de la devise « Una, Grande, Libre » ; les deux millions de prisonniers en donnent l'idée. De ce chiffre, je ne suis pas sûr, c'est celui qui m'a été dit par plusieurs prisonniers espagnols auxquels j'ai pu parler. Cela ferait 9,9 % de la population sous les verrous. Cela paraît énorme. Par contre, je sais que le Ministre de la Guerre prétend qu'il y en a 250.000. Quelqu'un l'a entendu de sa bouche et me l'a répété. Ce chiffre-ci, déjà énorme, paraît trop faible vu le nombre considérable de prisons, de camps de concentration et de bataillons de travailleurs qui tous regorgent de monde ; au point qu'à la prison de Barcelone, par exemple, un prisonnier qui y a passé m'a raconté que les détenus dormaient les uns sur les autres parce qu'il n'y avait pas suffisamment de place pour que chacun puisse s'étendre sur le sol ...

Une autre chose qui me fait penser que ce chiffre est trop faible, c'est qu'il a été avoué par une autorité de l'Etat et qui a, par conséquent, intérêt à le minimiser. Ces nombres sont en contradiction trop violente ; ils sont probablement exagérés tous les deux et un nombre de 1 million doit être approximativement la vérité. C'est colossal ! En Espagne, le slogan dit du reste : « J'ai été, je suis ou j'irai en prison » ... et c'est bien vrai !

Rien que dans le train de Bilbao à Madrid, les deux personnes près desquelles j'étais assis, m'ont dit avoir, une son mari en prison, l'autre y avoir passé plus de trois ans et ceci pour des motifs politiques, évidemment. Jusque dans les plus grandes familles du pays, on est en prison. Même les Urquijo ont un neveu dans un camp de concentration. « Una, Grande, Libre » ... c'est bien dit ...

Après avoir subi les quatre airs et que le drapeau fut descendu, on aurait dû s'estimer satisfait. Pas du tout ! Le bras du chef d'orchestre recommençait à battre et cette fois, dans un moulinet monotone. Les cuivres se taisaient maintenant et le reste de la fanfare produisait un son morne, toujours le même ...boumbouboum ... boumbouboum ... puis, tout à coup, cessant le moulinet, la main du chef d'orchestre s'agitait par-dessus sa tête dans un mouvement comique de va et vient et enfin le silence se rétablissait dans une plainte en trémolo. C'était l'hymne aux morts ; Pauvres morts !

Suivait l'appel comme le matin puis on disloquait les rangs et c'était une course pour être au début de la file du repas du soir ; toujours ces infectes pois chiches mal cuits ! A 9 heures, sonnait la retraite.

Le « cabo » de notre compagnie, un brave hongrois qui, sachant que nous allions passer à la compagnie des officiers dès que le consul serait venu, nous disait de filer subrepticement des rangs le matin après l'appel pour nous faire éviter de peler les patates. Pour ce faire, nous nous placions toujours le plus en arrière possible dans les rangs et, de l'air le plus naturel, en passant devant la baraque des officiers, nous nous y engouffrions. Nous passions nos matinées soit là, soit dans la baraque des sous-officiers où nous logions.

Le capitaine L. qui ne sait pas tenir sa langue avait répondu à Charlier qu'il nous connaissait très bien et que nous étions pilotes. Lorsqu'on est pas absolument seul à garder un secret, cela ne traîne pas ! Nous étions vexés mais que faire ? Et puis, nous ne nous méfions plus trop du prétendu commandant. Le proverbe dit que l'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. C'est bien vrai. Il était le seul homme de ce camp qui ait montré de la sympathie pour les pauvres affamés que nous étions. C'est aussi sur ses instances que M. ce juif dont j'ai parlé plus haut, qui avait reçu de la Croix Rouge d'Amérique des vêtements à distribuer aux prisonniers belges, nous donna une petite veste d'intérieur très chaude que j'ai fort appréciée et un peu de linge qui nous manquait totalement. Je ne sais pas si vous vous rappelez que pour passer les Pyrénées, nous avons abandonné nos valises. Il nous restait les deux chemises et les deux caleçons que nous avons mis à la fois et les quelques objets dont nous avons bourré nos poches. Cela aurait suffi si nous n'avions subi cette halte malencontreuse. Actuellement, nous étions démunis de tout et Charlier est le seul à nous avoir aidés au camp.

Or, un matin, nous étions au camp depuis 6 ou 7 jours, un membre de l'Ambassade d'Amérique étant venu en ville, 'Scott' nous dit que c'était l'occasion de changer nos dollars. Innocemment, tous les trois d'accord, nous les lui remîmes. Le soir même, il devait nous rapporter le change avec du pain et une bouteille de cognac. Nous pensions que c'était mieux que de changer à un juif du camp. Erreur de nos esprits confiants.

Le soir, les officiers qui avaient une carte de sortie permanente, comme notre sujet américain, devaient être rentrés à 10 h. mais, à 10 h. $\frac{1}{4}$ Charlier n'était pas encore là. Nous l'attendions impatiemment à cause du pain et du cognac que nos estomacs et la température ambiante réclamaient à grands cris. A 11 h. première appréhension, nous nous disons qu'il a filé avec les 20 dollars et nous nous endormons. Vers minuit, je suis réveillé par un bruit de voix, c'est notre homme aux $\frac{3}{4}$ ivre, puant l'alcool, qui vient se coucher. Il s'était arrangé avec le sergent de garde pour pouvoir rentrer plus tard. Il était très excité et nous écoutâmes ses divagations tout en dévorant le pain et en débouchant la bouteille de « Domeg » qu'il ramenait de la ville. Il avait vu l'attaché militaire américain et celui-ci lui avait dit qu'on allait bientôt le faire libérer. Mais, en même temps, Charlier avait découvert un chauffeur qui, moyennant 1.500 pesetas, emportait 3 personnes jusqu'à la frontière portugaise et leur en garantissait le passage. Il nous proposait de l'accompagner dans cette expédition et disait pouvoir payer pour nous parce que nos 20 dollars

étaient loin de suffire à pareille aventure. Heureux de ces bonnes nouvelles que nous écoutâmes cependant d'une oreille un peu sceptique, nous fîmes bon accueil à la bouteille d'alcool, si bien qu'elle fût vidée en quelques minutes.

Charlier est très psychologue. Il avait inventé toute cette histoire pour nous rendre l'esprit joyeux et nous faire mieux accepter les 35 pesetas qu'il nous avait seulement remis en avance, parce que, disait-il, l'attaché militaire n'avait sur lui suffisamment d'argent et que le lendemain, comme il devait revenir, il pourrait changer ... ! Devant le fait accompli, il n'y avait qu'à s'incliner mais nous pressentions clairement ce qui allait se passer. Un Français, ayant commis la même bêtise que nous, lui avait donné 1.000 francs à changer en pesetas. Le lendemain, Charlier reparti en ville et nous ne le revîmes plus jamais. Sa disparition produisit une réaction normale : les cartes de sortie des officiers furent supprimées et supprimée par le fait d'un imposteur.

Raymond, Moni et moi étions très vexés de nous être laissés attraper par ce filou, d'autant plus qu'on nous avait prévenu de nous en méfier si nous le rencontrions. Il est bien vrai que l'expérience des autres n'a jamais profité à personne. Ce qu'il y a de plus fort c'est que ce brigand est en effet parvenu au Portugal. Il a été attrapé à la frontière avec des contrebandiers et il est en prison. (je l'ai vu à Lisbonne où il était venu à la Légation accompagné par un policier – Inutile de dire que je l'ai explosé !).

Le 4 décembre, nous reçûmes la visite d'un ami qui nous apporta à chacun, bénédiction du ciel, 100 pesetas. Trois jours après venait, enfin, le consul de Belgique à Bilbao qui remit 25 pesetas à chaque Belge et certifia que nous étions officiers ainsi que le colonel S. qui, ô finesse, s'était fait passer pour professeur parce qu'il craignait un internement de très longue durée, peut-être toute la guerre, si on l'avait su colonel. Il était donc inscrit dans une compagnie de travailleurs comme nous. Mais cet homme n'avait aucun sens pratique comme, du reste, beaucoup d'officiers supérieurs et principalement les B.E.M. Figurez-vous qu'il était arrivé en Espagne en bottes, chemise kaki et loden militaire duquel il avait cependant pris la suprême précaution d'ôter les étoiles et les foudres. Il prenait la police espagnole pour plus naïve qu'elle ne l'était. Dans la cave de la Seguridad, aux tous premiers jours de notre captivité, la nouvelle était parvenue : il y avait à Miranda un colonel belge qui se faisait passer pour professeur. Ce bruit était rapporté par des Français qui étaient renvoyés à Madrid pour être libérés. Les autorités du camp s'en étaient évidemment aperçu, dès les premiers jours et trouvaient très drôle cette attitude d'incognito qui ne trompait personne.

Donc, le consul certifia que nous étions officiers et deux jours après, à l'occasion d'un départ de Français, nous pûmes nous installer dans notre nouvelle bicoque. Il était temps parce que les « peleurs de patates » s'étaient finalement aperçus que nous quittions le rang et, jaloux de ne pas oser en faire autant, avaient attiré l'attention d'un sergent au moment où, suivant Raymond, je quittais le rang. Moni se préparait à nous imiter lorsqu'il me vit poursuivi par le sergent qui brandissait une matraque. Le cabo de la compagnie s'interposa heureusement à temps pour m'éviter une volée de coups et expliqua que j'étais officier. Néanmoins, je dus pénétrer avec les autres dans l'antré à patates. Mais ce ne sont pas les Espagnols qui feront travailler des pilotes belges. Toutes les dix minutes on demandait 4 volontaires pour porter aux cuisines un énorme chaudron plein de pommes de terre déjà pelées. Moni et moi nous nous présentâmes et, au retour des cuisines, nous laissâmes les deux autres ramener le chaudron vide tandis que nous rejoignons Raymond embusqué chez les officiers. Lorsque nous quittâmes la compagnie, nous avions seulement pelé trois fois. Une fois dix minutes, une fois vingt et une fois toute une matinée. Quant aux après-midi, jamais.

Le dimanche 8 décembre marque une date importante dans notre vie au camp : nous nous installons dans notre nouvelle baraque. Mony, Raymond et moi réussîmes à prendre trois lits voisins. Les officiers avaient de véritables lits ! désormais, la nuit, nous ne fûmes plus réveillés par le froid à cause du matelas qui nous protégeait par-dessous et des quelques couvertures supplémentaires que nous avons pu chiper dans le désordre provoqué par le départ des Français. Comme le lit était la seule place où nous parvenions à avoir un peu chaud, nous y passâmes désormais la presque totalité de nos journées. Nous en sortions seulement pour aller à

la Bandera et aux repas. Nous prenions maintenant ceux-ci dans un petit réfectoire adjacent à l'infirmerie. Cela présentait le seul avantage de nous éviter de faire la file, car le menu était toujours le même : pois chiches.

Notre nouvelle baraque était la seule à ne pas avoir d'étage, de sorte qu'il y faisait plus clair mais aussi plus froid que dans les autres parce que la chaleur animale y est moins forte. Nous parvînmes à nous débarrasser presque complètement des poux et des puces dont nous étions envahis depuis notre passage dans la cave à Madrid. Dans l'autre baraque, nos efforts étaient vains car les hommes étaient beaucoup plus sales et si nous avions pu tuer un pou, aussitôt nous en attrapions d'autres. Un Allemand lavait notre linge. Nous n'avions évidemment pas de draps de lit, mais nous ne songions pas à nous plaindre, tant notre changement nous semblait un luxe inouï.

Un charmant garçon, Olivier van Stratum, étudiant, fils d'un juge d'Anvers, venait souvent jouer aux échecs avec moi. Il était à la troisième compagnie et avait réussi à fabriquer un échiquier pour lequel un Espagnol lui avait taillé des pièces dans de petits morceaux de bois. Pour jouer, il s'asseyait sur le lit de Moni tandis que je restais sous mes couvertures. Nous avons ainsi passé d'excellentes heures. Olivier, qui était déjà là depuis deux mois, nous mit au courant de tous les petits potins du camp. Il nous confirma, entre autres, le fait suivant que nous avons eu peine à croire lorsqu'on nous le raconta à notre arrivée : j'ai dit plus haut que certains jours, les hommes d'une compagnie devaient aller travailler à une carrière toute proche du camp. Cinq Français conçurent le projet de rester cachés dans celle-ci après le travail, pour s'enfuir à la tombée de la nuit. Ils espéraient qu'on ne remarquerait pas absence lors du retour au camp. Il en fut ainsi. Le malheur voulut cependant que deux enfants vinssent à jouer dans la carrière et poussèrent des cris d'effroi en voyant les cinq hommes. Pour éviter qu'ils n'aillent donner l'alarme, nos hommes voulurent s'en emparer mais un des gosses réussit à s'enfuir et vint prévenir le camp. Aussitôt la garde sortit, une sentinelle se posta sur le pont du petit affluent de l'Ebre qui longe le camp, seule issue par laquelle ils auraient peut-être pu se sauver, tandis que les autres soldats entreprenaient l'encerclement de la carrière en rabattant vers la rivière. Lorsque ces malheureux virent arriver les militaires, ils voulurent s'enfouir mais ceux-ci, tirant comme sur du gibier, en blessèrent un qui roula au sol. Les autres, comprenant que la partie semblait perdue, s'arrêtèrent et levèrent les bras. Ici, les gens civilisés s'imaginent que l'officier qui commandait la poursuite, ayant ramené les délinquants au camp les aurait châtiés d'une façon ou d'une autre. C'est méconnaître le tempérament espagnol de penser cela. L'officier, le lieutenant à la casquette verte dont on nous avait dit de nous méfier à notre entrée au camp, sortant son pistolet, les abattit l'un après l'autre à bout portant et acheva ensuite celui qui était blessé. D'autres horreurs que nous vîmes se passer au camp sont de la même sorte.

- Un jour, dans le rang, un homme ayant dit ou fait je ne sais quoi de travers, nous vîmes un sergent se précipiter et lui administrer une volée de coups de poings et de coups de matraque en pleine figure, puis, l'homme étant tombé, continuer à s'acharner sur lui à coups de pieds ...

- Un Français, nommé David, pour avoir tenté de s'échapper fut suspendu par les mains au calabasso où il fut battu jusqu'au sang à coups de matraque.

- A Miranda, la nourriture est si débilitante que la nuit, certains hommes doivent se lever jusqu'à 5 ou 6 fois. Or, il est strictement interdit de satisfaire aux dieux infernaux ailleurs qu'à l'endroit prévu et cet endroit est situé tout au bout du camp. Il est évident que tout le monde n'obéit pas strictement à cet ordre et que l'on cherche le moyen de ne pas faire dehors toute une promenade dans le gel et la nuit. On s'arrête au premier mur. Pour notre part, une boîte à conserves que nous vidions le matin par la fenêtre nous évitait ces promenades. Nous veillions évidemment à ne pas être vus. Chez les officiers, la surveillance est moins forte. Nous avons eu la chance de ne jamais être pris. La sanction habituelle si l'on était vu près d'un mur était de quelques coups de matraque et la nuit au calabasso, tel que vous étiez, même en chemise, sans pouvoir rentrer pour pouvoir chercher ne fut-ce qu'une couverture. De quoi attraper une pleurésie. Or, il arriva qu'un jour l'officier de garde ayant appris que les choses ne se passaient pas réglementairement, fit

lêcher par terre ceux qui étaient soupçonnés de s'être servis du mur et obligea les détenteurs de boîtes à conserve à se les verser sur la tête ... !

- Un jour, toute une compagnie, pour avoir mal exécuté une corvée, fut mise en rang et dut courir en rond à bonne vitesse sur l'esplanade où l'on fait l'appel. C'était une compagnie de prisonniers espagnols qui comptait de vieux bonshommes. Jeunes et vieux, aucune exception, tous devaient courir et lorsque quelqu'un était épuisé, reculait ne fût-ce que d'un rang, un des sergents ou l'officier qui surveillait, se précipitant les bourrait de coups tout en l'injuriant de la façon la plus grossière. Le malheureux qui était tombé fut forcé de reprendre la course après avoir été couvert de coups de pieds dont plusieurs à la figure.

Je ne continue pas la liste des brutalités que nous avons vue, c'est inutile. Je crois que ces exemples suffisent pour montrer le côté sauvage et sanguinaire du caractère espagnol qui a du reste été mieux illustré lors de la révolution par l'assassinat de 22.000 personnes rien qu'à Madrid et ceci, pour les trois premiers mois seulement. On dira peut-être que ce sont des rouges, mais qu'ils soient rouges ou non, ce n'en sont pas moins des Espagnols du même sang que ceux du régime actuel.

Lorsque Charlier nous eu dépouillé de nos 20 dollars, j'écrivis au Marquis d'Urquijo qui eu la bonté de m'envoyer les 1.000 pesetas que je lui demandais à prêter et de nous promettre de faire tout ce qu'il pourrait pour nous tirer de là. Nous pûmes ainsi, chacun, acheter tous les soirs un demi pain noir que nous procurait un prisonnier qui avait des accointances à la cuisine. Avec de la confiture d'abricot que nous trouvions à la cantine, c'était un régal digne des dieux et qui venait rudement à point pour calmer nos estomacs. L'homme qui nous apportait le pain procédait d'une façon assez mystérieuse parce qu'il craignait d'être dénoncé. Le soir, nous entendions un petit coup à la fenêtre de Moni. Alors tendant la main par celle-ci, nous prenions tout le pain qu'il avait pu nous apporter. Les meilleurs jours furent de 6 demi pains. Olivier, qui n'avait pas pu trouver de fournisseur attiré, s'approvisionnait chez nous lorsqu'il n'avait rien pu se procurer.

A l'approche de Noël, Monsieur Marquet, le fils du riche hôtelier belge, qui possède entre autre les deux plus beaux hôtels de Madrid, vint nous voir avec Monsieur Mahieu. Ce dernier partait peu après pour la Belgique. Ils nous demandèrent ce que nous désirions, de quoi nous avions besoin, si nous étions officiers, dans quelle arme nous avions servis, si nous désirions faire savoir quelque chose à nos parents, si nous voulions être rapatriés et moi, évidemment, si j'étais le fils du général. Comme nous ne savions absolument pas quelles étaient les opinions de Marquet, germanophile ou anglophile, nous avons convenu entre nous de maintenir que nous étions officiers de réserve d'infanterie. Nous le répétons au capitaine L. avant qu'il ne pénètre dans le petit bureau où Marquet nous recevait en présence d'un Espagnol du camp. Lorsque vint mon tour, l'on me demande si je suis officier, je réponds « oui, de réserve » sans mentionner l'arme. Alors Marquet me dit : « vous étiez à l'aviation ? ». Etonné qu'il ait mis directement le doigt dessus, je lui répondis : « non, j'étais aux Lanciers ». Mais qu'est-ce qui vous fait croire que je suis aviateur ? « C'est votre camarade L. auquel j'ai demandé s'il avait des confrères ici et qui m'a répondu que vous étiez ainsi que van de Poel et van Lierde. Comme j'avais commencé à mentir, je continuai et dis qu'il s'était trompé. Je me sentais stupide. A-t-on idée d'être aussi irréfléchi que L.

Marquet dut me prendre pour un fou, car ensuite, je lui répondis que je ne désirais rien faire savoir à mes parents et que je ne désirais pas qu'ils sachent où j'étais et, comme Mahieu insistait, demandant s'il n'y avait rien à faire dire à mon oncle le Général, je lui dis qu'on pouvait lui dire que j'étais en bonne santé en Espagne. J'ajoutai aussi que Pierre et moi désirions aller au Portugal chez notre tante. Marquet nous répondit qu'il ferait son possible pour l'obtenir.

Je me méfie horriblement des gens qui ont des papiers trop bien en ordre avec des laissez-passer allemands, français, espagnol. A la fin, nous étions payés pour être méfiants. L'envoyé du consul de Belgique à Madrid, Charlier, il n'en manquait plus qu'un pour faire un trio. Quant aux parents, il était tout à fait inutile de leur faire savoir la situation grotesque où nous nous

trouvions. A mon aspect minable, ils insistèrent encore, me demandant si je ne désirais rien. Je sollicitai une paire de chaussures et des chaussettes. Je ne sais ce que pensèrent de moi ces messieurs mais, en tout cas, jamais le capitaine L. ne fut mieux eng...g... que lorsque je sortis de ce bureau. Nous lui avons encore répété avant d'entrer que nous ne voulions pas qu'on sache notre qualité d'aviateur et deux minutes après, il le disait.

Le lendemain, nous reçûmes un colis de Mr Marquet dans lequel il y avait ce que chacun avait demandé. C'est vraiment aimable. Mais une surprise magnifique nous attendait. Le 24 vers 8 heures, nous arriva de l'hôtel Troconis situé tout près du camp, un camion contenant 14 paniers, un pour chaque Belge. Il y avait des vivres de toute espèce, du lard, du poulet, du poisson, des fruits, du touron (une délicieuse pâte d'amandes, spécialité espagnole), du massepain et une bouteille de vin ... tout ceci de la part de Monsieur Marquet pour que nous ayons un bon réveillon. C'est une attention tout ce qu'il y a de plus charmante.

Avec Olivier, nous passâmes une très bonne soirée, d'autant plus réussie que les Polonais étaient tous partis de la baraque pour se réunir ailleurs. Nous disposions ainsi du petit feu installé et entretenu aux frais du Consul polonais. Ou, aux frais du consul Polonais, parce que les Espagnols ne nous donnaient rien pour nous chauffer. Et il est admirable que dans leur bonté ils aient acceptés cette innovation. Par surcroît, nous avons la paix. On ne s'imagine pas combien quelques Polonais réunis peuvent faire de bruit. Se rassemblant sous la direction de l'un d'eux qui avait une figure de gargouille, ils nous assourdisaient de chœurs plaintifs ; très beaux à écouter 10 minutes mais pas plus. Si au moins ils avaient varié un peu leurs airs ! Non ! Toujours les mêmes. Et, lorsque par extraordinaire ils essayaient le « Beau Danube bleu » ou une chanson française, leurs gosiers polonais les défiguraient, les trituraient si bien que cela devenait aussi sinistre que leurs chants habituels ; la mélodie était polonisée !

La nuit, vers 11 heures, au moment où le silence se rétablissait, les rats et les souris sortaient de partout. Il y en avait des masses. Une fois, en me penchant un peu en dehors de mon lit, j'en comptai plus de 10 à la seule petite place que je voyais. Ils couraient partout, à un tel point que nous prîmes l'habitude de dormir la tête sous les couvertures car plusieurs fois nous en sentîmes sur le traversin et même sur la figure. Heureusement, ce n'était pas des araignées, sinon j'en serais devenu malade. Raymond et moi, pour nous amuser, à l'aide d'une petite caisse de bois, installâmes une trappe. Un côté du couvercle était soulevé par une ficelle attachée au lit et que l'on pouvait facilement couper au moment voulu. Dans la caisse, nous placions un appât, par exemple une boîte de sardines vide. Sur le couvercle, pour qu'il tombe mieux et ne soit pas soulevé par le rat prisonnier, nous mettions le tiroir du feu polonais. Le piège était prêt. Après une petite attente, un rat venait, se mettait sur les pattes de derrière dans une position très gracieuse, pour sentir l'appât, partait, revenait et, finalement, escaladant la paroi, disparaissait à l'intérieur. S'il n'était pas assez gros, nous ne coupions pas le fil. Une nuit, nous faillîmes en attraper deux d'un coup. Quant aux souris, elles sont beaucoup plus étourdies. Parfois, sans hésitation, elles entraient d'un bond dans la boîte mais nous dédaignions le petit gibier.

Le 30 décembre, nouvelle visite. Le Consul Général de Belgique à Barcelone ainsi que le Consul de Belgique gérant l'Ambassade à Madrid vinrent en auto accompagnés de leurs épouses. Ils nous apportaient de l'argent, des vêtements et du champagne, don de la Maison Solvay, pour le Nouvel-An. C'était bien gentil à eux de faire ce déplacement considérable pour nous apporter un peu de bien-être. Au moment de passer d'une année à l'autre, nous trinquâmes donc au champagne !

Mais les jours se passaient et, malgré les lettres optimistes de Pierre, qui, à l'hôpital voyait des gens qui « courraient les ministères » pour tâcher de nous faire libérer, et malgré celles de la bonne tante Aline, qui de son côté, remuait ciel et terre, nous trouvions le temps très long.

Un Autrichien, inscrit comme Belge au camp, jouait parfois aux échecs avec moi. Ce garçon savait très bien l'allemand, le français, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Il avait combiné, avec deux Espagnols du camp, un projet d'évasion pour se rendre en Angleterre. L'un de ceux-ci avait une maison à Valladolid ; des amis les auraient fait parvenir en camion à Ciudad de Rodrigo, au

Portugal. La sortie du camp nécessitait de graisser la patte à un sergent de garde qui laissait sortir en ville ceux qui lui payaient 25 pesetas. Seulement, la traversée du Portugal les inquiétait et il leur manquait surtout un appui à Lisbonne pour s'embarquer. Il leur fallait donc quelqu'un qui eût du crédit là-bas. Ils pensèrent au colonel S., Tergiversant, espérant toujours je ne sais quoi, qui lui tomberait du ciel, celui-ci remit toujours l'évasion à plus tard. Finalement, excédé, l'Autrichien me demanda de faire partie de l'expédition, sachant que j'avais une tante là-bas et comptant sur mon nom pour agir, au besoin en leur faveur, auprès des représentants belges à Lisbonne.

Il me raconta les tergiversations du colonel et me dit que l'on avait déjà attendu trop ; il fallait agir et laisser là les indécis. Pensant que ma fuite ne pouvait pas avoir de mauvaises répercussion sur Pierre, car il n'était pas responsable de mes actes, j'acceptai.

Comme nous étions cinq, chiffre maximum pour la voiture, qui devait nous emmener jusqu'à Valladolid. Olivier ayant eu vent de l'affaire et s'y étant engagé dès son début, je n'en soufflai mot à personne, seul moyen de conserver un secret. Je comptais en parler à Moni et à Raymond seulement une heure avant le départ et j'avais le cœur gros de quitter mes deux bons amis après avoir traversé tant de péripéties avec eux. Mais je raisonnai comme suit : il n'y avait qu'une place dans l'auto ; j'avais la chance de l'avoir trouvée et ma présence au camp ne pouvant leur être d'aucune utilité, il fallait profiter de l'occasion en faisant abstraction de sentiments.

Un mardi, vers 10 heures du soir – le départ avait été fixé pour ce jour – j'endossai mes deux chemises et pris un air naturel pour revêtir ma gabardine, que je ne mettais jamais au camp, et en remplir mes poches de quelques objets qui m'appartenaient. Je parlai à Moni et Raymond qui furent tristes de ne pouvoir m'accompagner mais m'approuvèrent pleinement. Il n'y avait plus qu'à partir. Avec une impatience fébrile, j'attendais l'Autrichien qui devait m'avertir que tout était réglé avec le garde. Comme il tardait, je sortis et le trouvai très ennuyé parce que le sergent qui devait nous laisser passer, contrairement à ce qui était prévu, prenait son tour de rôle seulement vers minuit. A cette heure, tout est fermé en ville et si nous avions insisté pour sortir, il aurait compris notre projet. Le départ dut donc être remis à la semaine suivante pour attendre un nouveau passage de l'auto. Sur ces entrefaites, la neige tomba de plus belle et l'homme qui habitait Valladolid, ayant appris qu'un contrôle était établi sur la route, estima que neige et contrôle mis ensemble rendaient l'expédition trop hasardeuse. Il tâcherait de l'organiser par le train. Après quelques jours, il réussit à s'assurer la complicité d'un garde qui circulait régulièrement sur la ligne de Valladolid. Avec son aide, nous nous cacherions dans un fourgon de marchandises dont il nous sortirait un peu avant la ville pour éviter de nous faire prendre à la gare. Cette fois, n'étant plus limités par le nombre de places, Moni et Raymond furent de l'équipée. Cependant, à mon avis, c'était bien risqué. Nous étions trop nombreux. Des coups de ce genre se tentent seul ou à deux. Or nous étions 7. Pourquoi ne pas monter une agence d'évasion avec un recrutement organisé et des trains spéciaux ... !!! Je nous voyais, à l'avance, nous faufiler, les uns après les autres, dans ce wagon et en ressortir à la queue-leu-leu, comme au pensionnat...

Vers la mi-janvier, tous les détails ayant été réglés, notre départ fut fixé au surlendemain. Comme de vilains garçons, nous pensions à la stupéfaction du colonel, lorsque la nouvelle de notre fuite serait répandue dans le camp. Mais il était dit que tout échouerait !

La veille du départ, vers 9 h. ½, on passa dans toutes les baraques à la recherche d'un Français qui avait disparu. L'imbécile avait vendu tout ce qui lui appartenait avant de partir, attirant l'attention du cabo de la compagnie qui, ne le voyant pas le soir à l'heure habituelle, le dénonça. Aussitôt des hommes partirent en ville et le trouvèrent tranquillement installé au buffet de la gare. Il attendait soi-disant le passage du train qui venait de Madrid, dans lequel se trouvait un ami qu'il devait rencontrer. La réalité est qu'il voulait s'enfuir mais il ne s'attendait pas à être dénoncé si vite, sans quoi il se serait caché. Roué de coups, il finit par avouer le moyen dont il avait usé pour sortir du camp. C'était le même que le nôtre ! Une réaction sévère s'ensuivit immédiatement contre la garde avec laquelle il n'y avait plus moyen de traiter et tous nos beaux projets s'effondrèrent. Peut-être faut-il remercier le Ciel parce que, le 30 janvier, jour béni, tous

les Belges sauf 5 récemment arrivés, sortaient du camp, accompagné par Monsieur Marquet qui les emmenait à Bilbao à l'hôtel en attendant de les expédier en France libre où il avait, disait-il, obtenu leur admission. Il va sans dire que nous dûmes lui promettre de ne pas nous échapper.

N'ayant pas obtenu que Pierre et moi puissions nous rendre au Portugal, Marquet avait néanmoins pu nous faire accorder d'aller à Tolède, visiter la tombe de Baudouin. Je reçus un laissez-passer pour me rendre à Madrid, Tolède et Saragosse. C'est dans cette dernière ville que Pierre et moi devions retrouver le convoi des Belges qui se dirigeaient vers la France. Marquet avait organisé que je rejoigne Pierre à l'hôtel Palace à Madrid car la Sguridad lui avait promis sa libération de l'hôpital en même temps que celle des prisonniers du camp. En quittant Bilbao, subsistait encore au fond de moi-même un petit espoir d'obtenir, en dernière limite, le visa de sortie vers le Portugal ... Notre groupe espérait aussi, mais sans conviction. Nous pensions nous quitter pour trois jours seulement ; nous étions vendredi et lundi le programme prévoyait la rencontre à Saragosse.

Arrivé à Madrid à 12 h.45 au lieu de 8, retard normal pour l'Espagne actuelle, je ne trouvai pas trace de Pierre au Palace. On n'avait pas entendu parler de lui. J'allai alors trouver un bon ami à nous que je rejoignis au restaurant où il avait l'habitude de prendre ses repas, escomptant bien qu'il m'offrirait à déjeuner ... et remplirait ma bourse étant donné que j'étais complètement à sec ... Le lendemain dimanche, il me conduisit voir Pierre à son hôpital. Celui-ci fut agréablement surpris de me voir en liberté et d'apprendre qu'il sortirait incessamment du trou ignoble dans lequel il se trouvait. Le lendemain, j'aillai trouver Bolarque, à la Banque Urquijo. Charmant, il m'invita à loger chez lui. Le jour suivant il obtenait audience auprès du Chef de la Sûreté et obtenait que Pierre et moi puissions partir au Portugal, eu égard à la mort de Baudouin dans les rangs nationalistes.

Nous étions sauvés ; il ne nous manquait plus que le visa portugais. Mais là, c'est une autre histoire.

Palace Hôtel – Madrid
Avril 1941